CINQUIÈME ANNÉE. — N° 117 15 NOVEMBRE 1901 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES

L'ECHO
DU
MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

NOS PORTRAITS GRAPHOLOGIQUES

Nous sommes heureux d'informer nos lecteurs que nous venons de nous assurer la collaboration de Mme Fraya, pour des portraits graphologiques qu'elle consent à donner — spécialement pour nos lecteurs et abonnés — à un prix très minime.

Nous n'avons pas à insister sur l'importance de la graphologie : on sait à quel point l'écriture traduit tous les mouvements de l'âme avec ses alternatives de joie et de douleur, d'enthousiasme et de désespérance.

De plus, elle nous apprend à jeter un regard sur nos défauts pour nous en corriger ; les parents peuvent y trouver de précieuses indications sur les goûts, les aptitudes de leurs enfants ; enfin, chacun peut, par elle, être renseigné sur le degré de confiance à accorder à ses amis, à ses employés, à ses domestiques, etc.

Or, pour la somme modique de 1 fr. 50 (l'affranchissement en sus), il sera fait une étude morale et intellectuelle de l'écriture qui nous sera adressée.

Les portraits graphologiques seront envoyés à chaque correspondant dans le délai de huit jours.

*Prière d'adresser tous les envois à l'Administration de l'*Echo du Merveilleux*, 44, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IXe).*

Réponse à M. G. DE FONTENAY

Nos lecteurs nous rendront cette justice que nous savons, sans la moindre gêne, supporter la contradiction.

Nous avions autrefois un ennemi terrible, quoique bon enfant, M. Francisque Sarcey. Presque chaque quinzaine, tantôt dans un journal, tantôt dans un autre, il nous prenait à partie. Nous n'avions guère qu'une manière de lui répondre. Nous reproduisions ses attaques, sans commentaires.

Nous avons des contradicteurs avec qui ce moyen de défense serait dangereux, parce qu'ils connaissent les questions dont ils parlent, et qu'ils serrent le sujet de près. M. Guillaume de Fontenay est de ceux-là.

Et si nous nous contentions de mettre, sans les discuter, les objections qu'ils nous présentent sous les yeux du public, nous pourrions courir le risque de nous voir donner tort par nos propres amis.

Vous avez lu, dans le précédent numéro de l'*Echo du Merveilleux*, la lettre que nous a adressée M. Guillaume de Fontenay, au sujet de notre article sur le « Catholicisme expérimental ». L'argumentation en était nette, précise, ramassée. Elle a certainement fait impression sur vous. Peut-être même êtes-vous restés sur cette impression. Il importe qu'on la dissipe. L'argumentation de M. de Fontenay, si séduisante et si convaincante qu'elle soit en apparence, n'est, en fait, qu'un sophisme qui repose sur une erreur.

Votre « Catholicisme expérimental », dit-il d'abord, pourrait bien vous attirer quelque petite

censure ecclésiastique. C'est là une insinuation toute gratuite. Nous avons, à plusieurs reprises, exposé ce que nous entendions par cette formule. Jamais nous n'avons eu à subir la moindre censure. Jamais même, aucun des théologiens qui nous font l'honneur de nous éclairer parfois de leurs conseils, ne nous a adressé la plus légère critique.

Il y a mieux. Quelques-uns d'entre eux nous ont encouragé dans la voie où nous nous engagions. Ils nous pressent d'écrire le livre où seraient développées, et groupées en système, les idées qu'ici même nous n'avons pu qu'esquisser.

Enfin, nous avons publié, il y a deux ans, la lettre aussi simple que courageuse où M. Godard, l'auteur du *Positivisme chrétien*, affirmait qu'il devait, en grande partie, son retour à la foi, à la méthode que nous préconisons.

Voilà, il nous semble, quelques arguments de fait qui contredisent avec une certaine force l'affirmation, d'ailleurs sans preuve, d'après laquelle notre « Catholicisme expérimental » pourrait nous attirer quelque petite censure ecclésiastique.

Passons aux autres propositions de M. G. de Fontenay.

Pour lui *expérimental* et *catholicisme* sont deux mots qui hurlent de se voir accouplés. Croyez-vous, vraiment, Monsieur de Fontenay, qu'ils hurlent tant que cela ? Pourquoi le mot *expérimental* et le mot *catholicisme* hurleraient-ils plus de se voir accouplés que, par exemple, le mot *religion* et le mot *science* ? Or, ces deux derniers mots les prédicateurs modernes ne les accouplent-ils point dans la plupart de leurs sermons ?

Allez au fond des idées. Le *Catholicisme expérimental*, ce n'est pas autre chose, en dernière analyse, que la démonstration de l'accord parfait qui existe, malgré les négations des matérialistes, entre la foi et la raison.

« Sur des pensers anciens faisons des vers nouveaux »

a dit un poète. C'est une entreprise analogue que nous tentons de mener à bien. A la démonstration d'une vérité de toujours nous ne prétendons qu'appliquer une méthode nouvelle...

Mais c'est justement cette méthode nouvelle que je critique, dira M. de Fontenay. On n'a pas le droit « d'essayer de vérifier les dogmes ».

Non, assurément, un catholique n'a pas le droit de vérifier les dogmes, du moins dans le sens où l'entend notre contradicteur. Mais nous ne l'entendons pas dans le même sens que lui.

Dans la conception qu'il se fait de notre idée, il suppose que nous ne croyons pas aux dogmes et que nous les vérifions par des expériences afin d'établir notre conviction personnelle. Ce n'est pas cela du tout.

Le *Catholicisme expérimental* n'est pas fait pour le catholique. Le catholique n'a pas besoin qu'on lui démontre les dogmes par des expériences. Il y croit par définition.

Le *Catholicisme expérimental* n'a sa raison d'être qu'à l'égard de ceux qui doutent ou de ceux qui nient.

Là, M. de Fontenay nous arrête de nouveau.

Vous n'avez pas le droit, déclare-t-il, d'*instituer une expérience* dans le but de vérifier un dogme..

Ceci est encore vrai, s'il s'agit des catholiques. Ils n'ont pas, c'est entendu, le droit d'instituer une expérience dans le but de vérifier un dogme.

Mais il ne leur est pas défendu de se servir des expériences qu'ont faites les incroyants, pour démontrer aux incroyants que les conséquences de ces expériences, au lieu de contredire les enseignements du catholicisme, ne font que les confirmer.

Non seulement cela ne leur est pas défendu, mais cela, ou je me trompe fort, leur est plutôt recommandé. C'est la logique même...

M. G. de Fontenay nous oppose enfin cette objection. « On ne peut faire valoir légitimement, écrit-il, que les seules raisons sur lesquelles l'Eglise elle-même s'est fondée. Autrement, elle porterait la peine des erreurs que pourrait commettre un trop zélé défenseur. »

Cette objection ne résiste pas plus que les autres à l'examen. Le *Catholicisme expérimental* ne fait pas valoir d'autres raisons que les raisons sur lesquelles l'Eglise elle-même s'est fondée. Cela ressort des lignes qui précèdent.

Nous avons montré, en effet, que le Catholicisme expérimental n'invente rien, et qu'il emprunte, au contraire, toute sa force aux enseignements même de l'Eglise.

Mais alors, dira-t-on, quelle est son originalité ?

Son originalité consiste en ceci que, sans les déformer, il présente sous des aspects inédits des arguments classiques ; qu'il combat les matéria-

listes et les positivistes avec l'arme de leur propre méthode, et qu'il reconstruit l'idéal avec l'instrument même dont se servent ceux qui ont prétendu le détruire.

GASTON MERY.

Reportages dans un fauteuil

*** *La morte aimante.*

Ce troublant et touchant problème, la présence d'une amie invisible, d'une âme aimante mystérieusement protectrice près de certains mortels privilégiés, — auquel M. Camille Chaigneau apportait hier une contribution si curieuse par l'histoire de « Marie aux chrysanthèmes », — un écrivain catholique de la plus haute valeur, M. Charles Vincent, vient de l'aborder à son tour, dans un livre plein d'intérêt : « Sur le seuil de l'au-delà ».

Et le cas singulier qu'il présente, j'espère ne pas commettre une indiscrétion répréhensible en disant que Charles Vincent l'a réellement rencontré et étudié, étudié avec inquiétude et scrupule, en chrétien rigoureusement orthodoxe, mais singulièrement intelligent et armé de toutes les lumières de la théologie. Car l'auteur du « Sur le seuil de l'au-delà » mérite le panégyrique que fait Boileau du chanoine Alain, savant homme

Qui vingt fois de Thomas a lu toute la *Somme*.

Son héros n'a pas traversé ces cénacles modernes où revit l'antique Théurgie. Il n'a jamais assisté à ces réunions mystérieuses où tous les cultes cèdent le pas à la doctrine des hiérophantes contemporains, qui font parler des tables, courir des crayons sous d'invisibles doigts, et condensent des fluides inconnus pour « incarner » des âmes et les ramener à la vue de ce monde. Le philtre des Cabires uni aux sortilèges des fakirs indous, assaisonné d'un enseignement hybride où se confondent le matérialisme évolutionniste, les Ennéades de Plotin, les rituels de Jamblique et de Proclus, n'a pas ébranlé son intelligence. C'est un médecin breton, pieux et obscur savant, que la mort de sa femme a frappé d'un coup terrible, sans ébranler pourtant sa foi, ni vaincre sa résignation. Il se soumet à sa cruelle solitude, mais bientôt il s'aperçoit qu'il n'est plus seul. La chère âme ne s'est pas envolée. Elle lui murmure, comme la petite morte des *Contemplations* :

M'entends-tu ? Je suis là ; je reste, pour t'attendre,
Sur l'échelon d'en bas de l'échelle d'amour.

Voici comment il décrit les phénomènes qu'il perçoit :

« Elle est près de moi, elle me parle, elle m'inspire non, à la vérité, en un langage précis, fait des mots de notre langue terrestre, mais par de soudaines illuminations, des influences inexplicables qui me poussent à des déterminations d'une singulière netteté. »

Je saute les pages où le savant, en brave savant qu'il est, essaie d'expliquer ces influences « inexplicables ».

« C'est le soir ou plutôt à la chute du jour que je ressens ces impressions, à l'heure où je sors de ma visite à la chère tombe. Notre pays n'est pas gai, et la désolation du paysage n'est peut-être pas étrangère à la disposition de mes pensées. Nombre de mes confrères rangeraient mon cas parmi les affections hystériformes et l'expliqueraient par l'hallucination, ou tout autre mot aussi creux, dont le moindre défaut est d'éclairer le phénomène par le phénomène, ce qui, en terme logique, s'appelle une pétition de principes.

« Quoi qu'il en soit, voici ce qui se passe. Quand je sors du caveau de Louise pour entrer dans le petit oratoire qui fut jadis sa chambre, j'éprouve la bizarre sensation qu'elle m'accompagne, qu'elle me rend ma visite, qu'elle revient aux mêmes lieux où s'écoulèrent les brèves années de notre bonheur commun.

« Et alors nulle impression de tristesse ne se mêle au souvenir de notre séparation... Il se fait autour de moi comme un apaisement des sensations, un engourdissement de la vie générale dont nous participons tous, hommes, animaux ou plantes, en un mot tout ce qui *vit*. Je me sens enveloppé d'une atmosphère spéciale, infiniment douce, sans brusquerie de transitions, ainsi que doit paraître l'air dans le déplacement d'un ballon. On ne se sent pas vivre et l'on vit pourtant, d'une vie intense, d'une suavité incomparable. Tout ce qui m'entoure me semble animé du même souffle que moi ; les choses même s'identifient avec ma personnalité, et néanmoins la conscience de cette personnalité, loin de s'atténuer un seul instant, se précise si nettement qu'à ces heures de solitude absolue je vois les moindres faits de mon passé reparaître au regard de ma mémoire, à l'instar de vieux dessins effacés qui ressusciteraient sur la trame de quelque tapisserie usée et défraîchie par les années. Et, chose singulière, cette conscience si nette ne se limite plus à ma seule individualité. Sans sortir de moi, elle pénètre les objets environnants, elle se joue des obstacles, entre dans la nature ambiante, et il me semble alors que j'emprunte à ce qui m'entoure, pour les résumer en moi, les sensations de la vitalité extérieure, que je tire un surcroît de sensibilité des choses insensibles même. J'ai le « goût » de toutes les essences externes, la sensation que la matière dont mes organes sont faits s'accommode à celle dont elle est sortie, et je perçois, en un retour obscur vers l'état primitif de la chair, ce

que dut être l'éveil du « limon de la terre » à l'heure où Dieu en forma « le corps du premier homme ».

Je passe une autre digression savante où le médecin cherche à expliquer cet état anormal.

« Donc, c'est à l'heure où je rentre dans sa chambre qu'elle y rentre avec moi. Alors une communication véritable s'établit entre nous. Des pensées tout à fait embryonnaires germent brusquement dans mon cerveau, telles qu'une graine venue je ne sais d'où. Elles ont une croissance soudaine, presque instantanée. Les idées, surgies d'un peu partout, s'assemblent, se juxtaposent, s'enchâssent les unes dans les autres comme les pièces d'une marqueterie, et je m'aperçois tout d'un coup que mon esprit a formé sans le savoir un tableau harmonieux, concordant, une synthèse prodigieusement nette de notions dont il me serait impossible d'indiquer l'origine ni les rapports *à priori*. Quelqu'un, en dehors de moi, plus prompt que moi, est allé glaner ces idées dans le champ sans bornes de la pensée, et les a apportées dans mon esprit à l'insu de cet esprit, afin d'en former le jugement que j'exprime. Je ne pense plus seul, je ne sens plus seul. Nous sommes deux à élaborer ma pensée et mes sentiments et à ma clairvoyance propre se sera joint un don étrange de voyance. »

Il a, en effet, des visions prophétiques. Par exemple, il voit un navire venir se briser sur la côte de Penmarc'h où jamais ne viennent de grands navires, la côte ne pouvant offrir d'abri qu'aux barques de pêcheurs. Et l'événement a lieu le lendemain.

C'est par là, par ces visions, que son état singulier inquiète le pieux savant, et il finit, avec prudence, par s'y arracher. Il écrit à un ami :

« Rien n'est changé dans mon état que ma volonté et l'interprétation que je donnais jadis de ces phénomènes. Le saint homme que nous venons de perdre (le recteur du village) m'a grandement éclairé là-dessus, et fourni des explications conformes au sentiment de l'Eglise. Là où je croyais voir des communications de l'âme de Louise, il m'a sagement conseillé de redouter les artifices du démon. »

Le malin sait, en effet, tenter chaque âme selon sa « diathèse » si l'on peut dire. Ceux auprès desquels la sollicitation des sens est insuffisante peuvent très bien succomber à une sollicitation de l'intelligence ou du cœur. L'orgueil, le plus grand des péchés, est surtout un péché de l'esprit ; aussi, les efforts pour y entraîner les hommes sont-ils plus habiles et plus cauteleux que les autres.

« Si tu lis la Vie des Saints, tu peux y apprendre par de nombreux exemples que le démon revêt parfois la figure d'un ange de lumière. Sache pourtant que ce n'est point par crainte des maléfices que je me tiens sur la réserve à l'égard de ces phénomènes surprenants, mais bien plutôt par respect de ma bien-aimée disparue.

« D'ailleurs je n'affirme pas plus que les théologiens que ces phénomènes soient l'œuvre du démon, car la connaissance de l'avenir n'appartient pas au maudit, qui ne peut le connaître que par des conjectures supérieures à celles de l'esprit humain. Une explication plus consolante est admise par les mêmes théologiens, qui attribuent aux messagers célestes les communications dont nous faisons honneur aux morts. Chacun de nous n'a-t-il pas son ange gardien, et la sollicitude de cet ange ne peut-elle aller jusqu'à nous avertir en temps opportun d'événements favorables ou funestes au bien de notre âme ou de notre corps ? Il est vrai qu'une telle faveur ne s'exerce que pour les élus de Dieu. Mais il n'est pas impossible que Louise, admise à la béatitude, ait obtenu du maître de toutes choses la permission de protéger, par l'intermédiaire des esprits bienheureux, les êtres chers qu'elle a laissés ici-bas, et cette possibilité suffit à ma consolation. Mais je n'ai pas le droit d'y ajouter davantage sans sortir des limites de la foi. »

Le pieux docteur voit très clairement le mal qui peut résulter de telles croyances. S'il accordait une confiance absolue à ce mystérieux langage qu'il perçoit en lui, s'il se croyait favorisé de communications de l'autre monde, outre qu'il se sentirait porté à se juger meilleur que ses semblables, il ne chercherait plus d'autre criterium à la vérité que l'accord de ces communications avec ses secrètes préférences. Il croirait posséder la clef de l'au-delà et en franchirait le seuil à sa fantaisie. Dès lors, pourquoi s'incliner devant l'autorité d'une Eglise ? Ne serait-il point à lui-même le meilleur conseil et le meilleur législateur ? Il n'hésiterait pas à formuler en dogme des enseignements qui lui sembleraient d'autant plus sûrs que ses sentiments en seraient flattés. C'est l'histoire de plus d'un hérésiarque, petit ou grand.

Quoi qu'il en soit de la confession du médecin breton, M. Vincent apporte un intéressant témoignage sur un état d'âme rare et curieux. C'est comme un pendant aimable à la *Morte irritée* de M. de Nion.

GEORGE MALET.

LES GRANDS VISIONNAIRES

Newton

Il y a vraiment du *merveilleux* dans le génie, surtout lorsqu'il est d'une transcendance telle que l'esprit, même le plus profond, a peine à le suivre, après ses découvertes, dans le chemin vertigineux qui l'a fait monter vers l'Absolu. Et l'on ne peut juger, même de façon très fidèle, certaines paroles sybillines tombées de la bouche de ces quelques grands hommes qui nous semblent des dieux.

Ainsi, un jour, on félicitait Kepler de la sublime découverte des trois lois qui portent son nom, et qui sont toute la base de l'astronomie moderne. Il répondit : — est-ce avec un sentiment d'humilité? est-ce avec un élan d'orgueil? — « Je n'ai fait que *repenser* les pensées de Dieu ! »

Repenser les pensées de Dieu ! Et ce suprême génie, en son œuvre, en effet, presque divine, avait ouvert la voie de l'infini à un autre grand visionnaire comme lui, — le dépassant même, — qui allait, à son tour, *repenser les pensées de Dieu*, et donner au monde la plus haute explication et la plus merveilleuse déduction que l'esprit humain, si grand fût-il, eût jamais faite de l'étude de l'Univers.

Ce grand visionnaire, cet esprit transcendant, ce savant vertigineux fut Newton ; et, dans le Panthéon des grands hommes qui ont expliqué, du haut de leur génie, la concordance et la sublime simplicité des lois de la nature, on peut le mettre, sans crainte, à la plus haute place.

Sa vie n'est pourtant pas — comme celle de Kepler, du reste — dans le monotone déroulement des jours, bien extraordinaire : elle ne vaut que par la puissance de l'esprit et par la vision qui, pour tous, a entr'ouvert les gouffres où l'on saisit clairement le mouvement de la matière mue par des lois affirmées et confirmées en toute vérité, comme si Dieu lui-même les avait promulguées du haut d'un Sinaï éternel...

Newton naquit à Woolsthorpe, dans le comté de Lincoln, en 1642, et mourut à Londres, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, après avoir illustré sa patrie et le monde par les plus grandes découvertes.

Son enfance fut plutôt médiocre. D'abord, il était venu au monde avant terme, petit, chétif, maladif ; on dirait — car cela se rencontre très souvent — que doivent naître ainsi presque tous les hommes destinés à une longue existence.

Le père était mort deux mois avant la naissance de l'enfant. Sa mère s'étant remariée assez peu de temps après, Newton fut élevé par un oncle et par une tante, et on l'envoya, tout jeune, à différentes petites écoles des environs, où il apprit les premiers rudiments des sciences.

Rien ne pouvait faire prévoir alors qu'il serait le plus grand génie des temps modernes : en fait d'études, il s'adonnait surtout avec passion à la boxe, où il était devenu très fort ; seulement, on sentait percer en lui le goût très vif de la solitude, et c'est à cette époque que, de lui-même, sans aucune étude préalable, il fit de petites inventions mécaniques qui, déjà, avaient leur prix.

Mais, ses études finies, il rentra à Woolsthorpe où il retrouva sa mère, veuve une seconde fois ; elle lui donna conseil de s'occuper particulièrement de l'exploitation de la ferme paternelle, et Newton, sans vocation bien arrêtée alors, y consentit sans peine. Et le voilà laboureur à seize ans, lui dont la semence scientifique devait, plus tard, faire éclore des étoiles dans les cieux !

C'est à la campagne, en pleine nature, que se développa lentement son goût pour les mathématiques. Comme Pascal, il résolvait, d'*intuition*, les plus compliqués problèmes de géométrie. Alors, sa mère, devant cette facilité unique et prodigieuse, se décida à compléter son instruction, et elle l'envoya, muni de lettres de recommandation, à *Trinity College*, à l'Université de Cambridge.

Tout de suite, il fut un élève hors de pair. Il avait lu, sans difficulté, l'*Optique* de Kepler, la *Logique* de Sanderson, la *Géométrie* de Descartes, et son professeur, en plus, lui fit admirer Euclide.

Il était devenu un élève pensif, très sérieux, studieux à l'excès. Il ne riait presque jamais. Mais, un jour, en pleine classe, il fut pris d'un long accès d'hilarité à la question malveillante d'un de ses camarades : « A quoi peut servir Euclide? » Il ne tarda pas à le prouver, du reste, en faisant déjà, en 1664, une importante découverte mathématique.

La peste étant survenue à Cambridge, les élèves de l'Université furent licenciés, et Newton retourna à Woolsthorpe.

Son génie s'y réveilla subitement.

On conte qu'un soir, dans le jardin, par un clair de lune splendide, il rêvait, assis sous un pommier. Une pomme tomba sur lui. D'autres n'y auraient fait nulle attention. Lui, il se demanda la cause de sa chute. Il se dit : « La pomme est tombée du haut de ce pommier ; serait-elle également tombée si le pommier avait été deux fois, dix fois, cent fois plus élevé? Oui certainement. Et, si, par la pensée, l'arbre s'agrandissait, à ce point que les branches touchassent les nuages et fussent plus haut même que les nuages? Incontestablement la pomme tomberait toujours. En

augmentant, de plus en plus, la hauteur de la chute, la pomme ne cesserait pas de tomber; en admettant qu'elle fût, dans le firmament étoilé, à la distance de la lune elle-même, elle tomberait donc encore ? Cela ne fait aucun doute. Alors, la lune tombe ! Mais, pourquoi ne tombe-t-elle pas sur la terre ? »

Il se dit également :

« Si l'on mettait cette pomme dans une fronde, et qu'on fît décrire à la fronde un cercle rapide, la pomme, non retenue à un moment donné, s'échapperait par la tangente, et tomberait, attirée vers le centre de la terre.

« Puisque la lune ne tombe pas, elle est donc retenue dans l'espace par une force invisible ? »

Et Newton eut l'idée que la force qui attira cette pomme et qui attire la lune vers la terre est probablement la même que celle qui retient la pomme dans la fronde et la lune dans son orbite en les empêchant de s'échapper par la tangente. Ce qui l'amena définitivement à supposer que les phénomènes de gravité pouvaient n'être que des phénomènes d'attraction, et que les astres eux-mêmes pouvaient être attirés vers le soleil comme la pomme avait été attirée vers la terre.

Sa vision était juste. Il tâcha de l'expliquer par les chiffres ; mais une fausse mesure d'un rayon terrestre l'empêcha de mesurer la distance de la terre à la lune et il abandonna ce travail, momentanément.

Il s'adonna alors à d'autres découvertes, sans abandonner toutefois sa première idée sur la gravitation. Ses travaux sur la méthode des *fluxions* d'où découle le calcul différentiel, et ses recherches sur la lumière auraient suffi, malgré tout, à immortaliser d'autres génies. C'est ainsi que Pope a écrit orgueilleusement, en parlant des claires explications du grand savant sur la lumière, qu'après tant de siècles de ténèbres :

Dieu dit : « Que Newton soit ! et la lumière fut ! »

Dix ans plus tard, Newton, poussé par sa première idée géniale sur l'attraction, ayant su qu'un géomètre français, Picard, avait mesuré à nouveau et très exactement un rayon terrestre, — il reprit ses calculs. Au fur et à mesure qu'il avançait dans ses déductions, sa vision s'élargissait ; il s'aperçut alors, bien avant la solution, qu'il arriverait au résultat rêvé. Et il fut si ému à ce moment, qu'il lui était impossible de continuer. On dit qu'il pria un de ses amis de le faire. Il put s'écrier enfin : « Euréka ! » et le livre des *Principes* qu'il écrivit ensuite sur cette découverte incomparable est et restera le monument le plus élevé du génie humain.

On connaît l'énoncé de la principale loi de Newton qui donna, en réalité, l'idée définitive de la gravitation universelle :

Les corps s'attirent entre eux, en raison directe de leurs masses et en raison inverse du carré de leurs distances.

Tout cela est prouvé, contrôlé dans le livre des *Principes*, et les mathématiciens, quoique les calculs en soient longs et compliqués, peuvent parfaitement s'y reconnaître : c'est que Newton voulait arriver à la certitude absolue de sa vision, et il y réussit.

On lui demandait un jour comment il avait découvert ces hautes lois du système du monde Il répondit : « En y pensant sans cesse ! » Et il expliquait, en ce sens, sa méthode de travail : « Je tiens le sujet de ma recherche constamment devant moi et j'attends que les premières lueurs commencent à s'ouvrir lentement, et peu à peu, jusqu'à se changer en une clarté pleine et entière. »

Chaque fois qu'il observait un phénomène, il créait une science. Il était jeune encore quand on put mettre à son acquit cette trilogie de découvertes géniales ; mais il ne s'en contenta pas. Il continua à étudier la constitution des corps, et, en jugeant par analogie de ce qu'il pouvait faire par ce qu'il avait fait, ce n'est pas imprudent de dire qu'il aurait créé la chimie.

Il avait fait déjà de nombreuses et concluantes expériences dans son laboratoire, et il en avait consigné les explications dans un manuscrit qui fut la proie des flammes. Un jour, en effet, qu'il avait laissé ses papiers dans son cabinet, un petit chien qui ne le quittait pas renversa la lumière, et le manuscrit fut consumé, avec le laboratoire, d'ailleurs. Newton se contenta de dire, avec flegme et avec douceur à son chien : « Diamant ! Diamant ! tu ne sais pas le tort que tu m'as fait ! »

On dit qu'après cet accident, soit qu'il se fût frappé de la perte de hautes découvertes nouvelles, soit que le travail absorbant de toute sa vie eût affaibli sa pensée, il devint fou. Il guérit, mais la série de ses grands travaux s'arrêta.

Il avait dit, autrement que Kepler : « Nous sommes des enfants qui ramassons des pierres sur le bord du grand lac de la Vérité. »

Mais c'était trop de modestie : il avait sondé, au contraire, plus qu'un autre ne le fera jamais, l'espace et l'infini, et il avait, non pas ramassé de simples pierres sur le « lac de la vérité », mais suivi et calculé — génial visionnaire — la route éternelle des étoiles à travers les profondeurs des cieux.

EMILE MARIOTTE.

MARIE MARTEL

A la demande d'un certain nombre de nos lecteurs, nous donnons un nouvel extrait de l'ouvrage de M. le marquis de Lespinasse-Langeac, sur les Apparitions de Tilly, *qui paraîtra dans une quinzaine de jours.*

Cet extrait concerne Marie Martel et ses premières visions. Mais nous en avons supprimé les passages qui pourraient donner lieu à des polémiques dans lesquelles nous ne voulons pas entrer avant l'apparition du volume.

SON ENFANCE, SA JEUNESSE

Marie naquit le 18 février 1872 dans le petit village de Cristot.

Elle fut la troisième et dernière fille de la famille Martel. Son entrée dans la vie fut accueillie sans satisfaction ; c'était une bouche de plus à nourrir, une charge nouvelle dans le pauvre ménage ; aussi dès l'heure de sa naissance, l'enfant fut-elle vouée fatalement à une existence malheureuse.

. . . .

C'est en entendant raconter les tristesses de cette misérable enfance, que j'ai commencé à comprendre Marie. Je ne puis malheureusement faire revivre tous les détails navrants de cette éducation sacrifiée et incomparable ; ils seront plus à leur place dans une vie complète de la voyante. Pour le moment, je dois me contenter d'esquisser à grands traits ses premières années et d'exposer sommairement les preuves de sa prédestination.

Joséphine la sœur aînée, venait de faire sa première communion ; c'était un ange me disait une pieuse femme de Cristot. Quelques semaines plus tard, un abcès, provenant de coups qu'elle reçut sur la tête, provoqua une maladie cruelle qui se termina par une abondante hémorragie et causa la mort. Comme je l'ai dit plus haut, l'enfant fut ensevelie dans sa robe blanche, et avant la fermeture du petit cercueil, Marie fut autorisée à lui donner un dernier baiser. La petite fille fut vivement impressionnée devant le spectacle de la mort et frappée par les taches sanguinolentes des vêtements de la petite morte. Elle pleura longtemps cette amie de son enfance qui, malgré sa timidité native, elle aussi, n'avait jamais hésité à la protéger tout en la consolant. Son souvenir resta pour elle un baume fortifiant, elle pria beaucoup pour sa sœur Joséphine

Marie Martel entrait dans sa neuvième année ; avec l'insouciance de l'enfance, elle avait accepté les amertumes de son existence. Parfois cependant, au souvenir de cette cruelle séparation, ses yeux se mouillaient de larmes et, plus que jamais, elle réclamait ses consolations à la prière.

C'est à cette époque que se passe un fait qu'il faut mettre en relief et qui indique puissamment que la voyante de Tilly fut, dès l'âge le plus tendre, l'élue de la Très Sainte Vierge Marie.

Je cite textuellement le récit de cette première manifestation ; je l'ai copié sur un cahier où elle note ses impressions, je ne changerai pas un mot à ce document, me contentant d'en rectifier l'orthographe par trop fantaisiste :

« A l'âge de neuf ans, je perdis ma sœur Joséphine, que j'aimais bien, et à chaque moment j'aurais voulu la revoir et le monde me disait, en me voyant pleurer, que je la reverrais bientôt, qu'elle reviendrait bientôt. J'attendais toujours et je ne la voyais pas.

« Quand un jour maman m'envoya chercher des commissions ; je traversai un champ et pris par un herbage, c'était un sentier, ma mère voulait que j'aille toujours par là pour ne pas aller sur la route.

« Quand je revins de chez l'épicier, je renfile dans le petit sentier ; à peine à moitié, je regardai devant moi et j'aperçus dans l'air, descendant sur le fossé, une dame habillée de blanc ; je crus tout à coup que c'était ma sœur, je fus saisie, je n'osai pas avancer et je me retournai d'un autre côté et puis je fus quelque temps sans oser passer, et puis tout disparut.

« Je retournai vite à la maison avec la conviction que c'était ma sœur, je dis à maman : — J'ai vu Joséphine, elle avait sa robe blanche et puis elle n'avait pas de sang sur les gorgères de son bonnet ni sur son voile, tout était bien blanc.

« Maman me dit : — Qu'est-ce qu'elle t'a dit Joséphine ? — Rien, et je n'ai pas osé approcher, je l'ai regardée un moment, elle avait le pied droit parti un peu en arrière comme pour s'envoler. — Eh bien, il faut bien la prier et tu la reverras encore Et à chaque fois que je passais vers l'endroit où j'avais vu, je me mettais à genoux et je faisais une prière, et même plusieurs fois, j'ai échappé pour y aller.

« Voilà qu'un jour je fus aperçue, on plaça des épines où je me mettais à genoux et moi pas contente, je les arrachai.

« Quand je fus plus grande, j'y allai souvent, mais le respect humain me prit, je regardais de tous les côtés pour voir si on n'allait pas me voir.

« Voilà deux ans et demi (février 1898), j'entends une voix qui me dit : « — Mon enfant, ce qui fait que je t'apparais, c'est que, quand je me suis montrée à toi sur le haut d'un fossé, tu croyais que c'était ta sœur que tu voyais; ce qui me plut beaucoup en toi, c'est que tu venais souvent prier à cet endroit et plus tard, tu y vins également, mais tu avais beaucoup de respect humain, tu regardais de côté et d'autre pour voir si on n'allait pas te voir. Il ne faut pas, mon enfant, avoir de respect humain, c'est très mal. »

La sincérité éclate dans ce récit presque enfantin. J'ai longuement interrogé la voyante sur ce fait surnaturel de son enfance, elle m'en reparle toujours avec émotion et bonheur. J'eus la confirmation qu'à la suite de cette apparition elle alla tous les jours, pendant une année entière, prier à l'endroit où elle s'était manifestée et que plus tard, toutes les fois que l'occasion s'en présentait, elle ne manqua jamais d'aller s'agenouiller dans le sentier solitaire où elle avait cru revoir sa sœur Joséphine.

Cette vision ne se renouvela plus. Marie conserva néanmoins en son âme le souvenir de cette belle dame vêtue de blanc qui lui apporta, en même temps que des consolations, l'occasion de prier avec ferveur.

Quelques personnes seulement furent mises au cou-

rant de cette vision charmante. Avec sa timidité naturelle, un peu de respect humain peut-être qui lui est pardonné depuis longtemps, puisqu'elle le confesse avec tant de sincérité, la fillette se garda bien d'en parler, n'attachant d'ailleurs que peu d'importance à ce phénomène, persuadée, comme elle l'avait entendu dire, que c'était bien sa sœur qui était venue la visiter et la consoler.

Cette manifestation céleste augmenta la piété naïve de l'enfant. La première Communion approchait. Marie se prépara à ce grand acte avec toute la ferveur d'une âme candide.

Une personne de Cristot qui avait assisté à cette touchante cérémonie me disait qu'elle avait été frappée du recueillement et de la piété de la fillette.

Marie a conservé de ce jour ineffable un souvenir profond et elle me disait :

« Les deux jours les plus heureux de ma vie sont ceux où j'ai fait ma première Communion et où j'ai eu le bonheur de voir la Sainte Vierge pour la première fois sur le plateau de Tilly. »

En parlant ainsi, les yeux de la jeune fille étaient humides, on éprouvait le sentiment que toute son âme s'épanchait dans ces simples paroles. A ces souvenirs délicieux, elle semblait oublier toutes les tristesses du passé et les amertumes de la vie présente. C'était pour elle la source vivifiante où elle puisait la résignation et l'espoir aussi bien que la force dans l'adversité et le mépris des calomnies.

Marie était arrivée à l'âge où il fallait gagner sa vie. Sa mère la plaça comme servante dans une ferme des environs. Pendant trois ans, elle fit le service de vachère, mais le dur labeur des champs ne convint pas à la fillette et sa santé ne lui permit pas de continuer. Je dois dire que dans cette place comme dans celles qu'elle eut plus tard, sa gaieté, sa franchise, sa soumission avaient su lui attirer les bonnes grâces et l'amitié de ses maîtres.

Elle quitta donc, au bout de la troisième année, le travail de la ferme pour commencer son apprentissage de couturière. Ses progrès furent rapides; après quelques mois passés à Fontenay-le-Pesnel pour étudier la coupe, sachant définitivement manier l'aiguille et tailler convenablement, Marie revint à la maison paternelle et gagna sa vie en travaillant à la journée comme sa mère.

« La jeune fille était une ouvrière adroite et laborieuse, me disait une de ses voisines, Mme Z..., et tout le monde rendait justice à son habileté et à son goût. J'aimais sa société, elle était d'une gaieté charmante et chantait comme un oiseau du matin au soir. Dans les environs, la réputation de l'ouvrière s'établit et la pratique ne manqua pas. »

Son succès déplut à la mère Martel, elle comprit vite que les clients préféraient le travail de sa fille au sien; de là naquit une sourde rivalité. Marie, à dix-huit ans, ne fut pas plus heureuse au foyer maternel qu'elle ne l'avait été dans son enfance; elle supporta ces nouveaux déboires sans se plaindre, se contentant de raconter à sa petite Vierge de plâtre toutes ses peines et lui demandant la résignation, ce remède divin dans toutes les souffrances de la vie. Elle se préparait ainsi, inconsciente, à l'insigne faveur que la Reine du Ciel allait lui accorder.

SA PREMIÈRE APPARITION

Le bruit de l'apparition de la Vierge aux religieuses et aux enfants de l'école congréganiste de Tilly, était parvenu à Cristot; pour Marie Martel ce fut une occasion d'aller prier, elle n'y manqua pas. Dès le commencement d'avril, elle fit un premier pèlerinage, sa journée terminée.

Il y avait en elle cependant, en dehors d'un sentiment de sincère piété, un peu de curiosité bien naturelle, elle me l'avoua.

Elle partit donc un beau soir pour se rendre au champ de l'apparition; là, elle fit comme tout le monde : récita le chapelet, et chanta des cantiques. Elle rentra assez tard chez elle, l'âme pénétrée d'un bonheur qu'elle ne pouvait analyser.

A dater de cette première visite, un nouveau sentiment l'envahit. Elle eut une irrésistible attraction vers l'ormeau miraculeux, et dix-huit jours de suite, sans se préoccuper des intempéries fréquentes à cette époque de l'année, elle fit tous les soirs, tant à l'aller qu'au retour, les dix kilomètres qui la séparaient de Tilly. Cette longue promenade dans la nuit noire ne l'effrayait pas.

« J'attendais avec impatience, me disait-elle, la fin de la journée, je mangeais à la hâte, et je partais pour Tilly. Quoique mal portante, quoique brisée par les douleurs rhumatismales, rien n'aurait pu m'arrêter.

« J'allais presque toujours avec ma mère, quelquefois elle me confiait à des amies, et tous les soirs, en rentrant chez moi, j'éprouvais une satisfaction intérieure, une quiétude inexprimables. »

Le 25 avril, Marie partit comme d'habitude, sa tâche remplie. Sa mère ne pouvant l'accompagner ce soir là, elle pria une de ses voisines de vouloir bien la remplacer.

Cette brave femme, Mme L..., y consentit, emmena Marie et avec elle sa propre petite fille. A la nuit close, elles arrivèrent au champ Lepetit.

Tout à coup Marie s'arrête immobile, tremblante d'émotion...

Cette première vision de Marie Martel est peu connue, on croit généralement qu'elle vit pour la première fois le 28 du même mois. C'est une erreur qui s'explique d'autant mieux, qu'elle était presque seule, lorsqu'elle fut saisie par le ravissement.

Voici le récit absolument exact que Mme L..., la compagne de Marie, me fit de cette inoubliable soirée :

« Nous venions d'arriver, et Marie s'était mise à prier, quand tout à coup, elle m'interpella à voix basse, et me dit :

« — Vois-tu quelque chose à droite de l'ormeau ? — Non, répondis-je. — Comment tu ne vois rien ? tu ne vois pas la Sainte Vierge ? Oh ! qu'elle est belle ! » La figure de Marie était transfigurée, rayonnante ; elle ne trouvait d'autres paroles que celles ci : « Oh ! qu'elle est belle ! Elle sourit. Elle me tend les bras. » Je ne voyais toujours rien.

« Soudain, au-dessus de sa tête, j'aperçois une sorte d'étoile extrêmement brillante qui jetait des rayons lumineux, et puis tout rentra dans l'obscurité. La vision de Marie fut de courte durée, elle s'évanouit subitement comme elle était venue.

« Tout le long de la route, en revenant à Cristot, la

pieuse fille m'exprimait son bonheur : — Depuis ma première Communion, me disait-elle, jamais je n'ai été si heureuse. »

Enfin, elle me raconta que la Sainte Vierge était d'une beauté toute céleste, qu'elle était vêtue de blanc avec une ceinture bleue, que des roses d'or étaient posées sur ses pieds nus et qu'à ses pieds, sur une banderolle blanche, elle avait lu ces mots écrits en lettres d'or :

« Je suis l'Immaculée. »

Telle est l'exacte relation de la première vision de Marie Martel.

A partir de ce jour, son âme fut comme embaumée d'un parfum céleste......

MARQUIS DE LESPINASSE-LANGEAC.

PHYSIOGNOMONIE

VI

Monsieur BÉRENGER

SÉNATEUR
ET PRÉSIDENT DE LA LIGUE CONTRE DIVERSES LICENCES

« Et il en est d'autres encore qui « aiment les gestes et qui pensent : « La vertu est une sorte de geste. « Leurs genoux sont toujours pros« ternés et leurs mains se joignent à « la louange de la vertu, mais leur « cœur ne sait rien de cela. »

ZARATHOUSTRA,
Des Vertueux, p. 132.

A force de vouloir se montrer austères, certains visages finissent par accuser presque de la brutalité. Ils ont toujours l'air d'afficher un programme peu bienveillant et, en général, ceux qui les possèdent sont particulièrement aptes à découvrir la paille dans l'œil de leur prochain... — J'ose dire que le visage de M. Bérenger me paraît être de ceux-là.

Un observateur superficiel pourrait relativement s'en laisser imposer par l'expression rigide de cette figure plutôt rébarbative, mais pour tout bon physiognomoniste, c'est un masque assez facile à déclancher, parce que factice...

Cette tête, aussi remarquable par la force de son système osseux que par sa coupe nettement quadrangulaire, prend des traits chez plusieurs animaux. Elle tient du bœuf — par la massive lourdeur du crâne et du cou, du tigre — par le bas du visage, de l'aigle — par le nez, et, enfin, un peu du loup — par les yeux et la bouche, mais surtout par la bouche.

Semblable construction appartient le plus souvent à ce qu'on pourrait appeler le « Génie manqué ». Car, dans la confection d'un être humain, la nature ne réussit pas toujours parfaitement ce qu'elle avait conçu à l'origine, et cela fait qu'il naît des « génies manqués » — dans l'ordre moral — comme il naît des bossus et des sourds-muets, dans l'ordre physique. Ceux qui viennent en ce monde ainsi bâtis n'auront jamais la surhumaine intuition qui fait l'homme génial, mais ils peuvent compter néanmoins sur une personnalité violemment affirmée. Ils auront, parfois, de belles aspirations à l'état latent, mais, la chaleur expansive du cœur leur faisant défaut, ils seront incapables de rien créer et, la plupart du temps, se replieront âprement, haineusement, sur eux-mêmes, pour devenir de maussades égoïstes...

On peut ranger M. Bérenger parmi les spéculatifs impulsivo-rationalistes, c'est-à-dire parmi les esprits agressivement éplucheurs et routiniers.

Chez M. Bérenger, le derrière de la tête s'annonce fort saillant, ce qui indique immédiatement la grande puissance de tous les instincts de conservation, puis la fréquence et la force de désirs qui n'ont, en vérité, rien de très platonique...

Les côtés latéraux antérieurs paraissent mesquins, surtout si on les compare au développement peut-être exagéré de l'occiput. Le sommet du crâne, ample et proéminent, il est vrai, fuit malheureusement trop en arrière.

Il n'y a pas ici de place pour le rêve générateur des vastes conceptions intellectuelles, parce que l'on s'attache principalement à la forme, aux apparences, et que l'on va rarement jusqu'au fond des choses. Parce que l'on se sent incapable d'y rien changer, on vénère tout ce qui est accepté et convenu. On s'incline respectueusement devant tout ce qui porte l'estampille officielle, car on a de naturelles tendances à croire que la vérité se trouve toujours du côté du *manche*... On déteste les natures indépendantes et primesautières, parce qu'on est partisan de l'*ordre*, je veux dire d'un certain ordre qui se résume en l'asservissement d'autrui...

Le front assez grand, massif et suffisamment découvert, est, semble-t-il, ce qu'il y a de mieux dans la physionomie de M. Bérenger.

Il se révèle très apte à penser, mais foncièrement autoritaire et têtu. Les embryons d'idées se heurtent aux parois de ce front comme des oiseaux captifs aux barreaux d'une cage, mais ils n'atteignent que difficilement le terme final de leur évolution. Pourtant, il y a là de la réflexion, de la logique et pas mal de bon sens pratique. Ce qui manque un peu, c'est l'imagination et l'enthousiasme — deux qualités sans lesquelles tout se fait terne et rabougri dans un cerveau, si bien organisé soit-il par ailleurs...

Les sourcils sont très significatifs. Broussailleux, bien que relativement peu épais, irréguliers dans leur tracé et fléchissant vers l'angle externe, ils annon-

cent du penchant à des colères froides et concentrées, un inapaisable besoin de domination, une inquiétude intime perpétuelle et soupçonneuse puis, aussi, une endurance physique vraiment étonnante.

Les yeux, plutôt grands, un peu trop enfoncés, semble-t-il, sont inquisiteurs, audacieux et violents. Leur regard, d'une fixité exaspérée et rude, se plaît à contempler ce que la vie paraît avoir de sombre ou même de laid. Avec de pareils yeux, on éprouve une réelle jouissance à voir toute chose en noir, car cela justifie, dans une certaine mesure, l'âpre désir que l'on porte en soi de trouver constamment matière à critiquer et censurer.

On craint la rencontre de toute joie exubérante, car cela donnerait à penser que ceux qui s'y livrent pourraient bien n'avoir pas l'*âme en deuil*. On redoute aussi les naïves impudeurs inhérentes, parfois, à certaines manifestations de la Beauté.

Par exemple, on ne saurait, sans frémir, songer en quel rudimentaire costume Adam et Eve se promenèrent jadis dans le Paradis terrestre...

En vérité, le nez de M. Bérenger eût pu être un nez remarquable, car il tient de l'aigle par la forme, mais il est raté dans les proportions.

L'arête en est épaisse et forte, mais elle n'est pas assez longue, s'affaisse trop du bout et s'incurve sans harmonie. Les narines manquent d'ampleur et surtout de vie. Enfin, ce nez laisse un espace trop étendu entre lui et la bouche.



Ainsi fait, ce nez n'est pas dépourvu d'un relatif sens artistique. Mais il conçoit l'art, comme toute chose d'ailleurs, d'une manière quelque peu étriquée et monotone. Il n'admet pas que le Beau, un en principe, soit multiple dans ses expressions. Il lui faut une formule déterminée rigoureusement, une formule hors de laquelle il n'y ait de salut pour personne.

Avec un nez de ce genre, on tend au despotisme et l'on ne souffre la contradiction qu'avec peine. On regarde avec effroi et malveillance ceux qui osent les gestes originaux et hardis. Enfin, on est peu indulgent pour les faiblesses des autres, car on aspire à la vertu pour soi-même. Mais il arrive assez souvent que l'on prend une humeur morose et des façons grinchues pour la dite vertu.

La bouche, aux lèvres inégales, gonflées et couturées, est irrégulière en son dessin et devient cruellement agressive, presque hargneuse, grâce au rictus farouche qui l'étreint si douloureusement.

Que de jours angoissés, que de secrètes déceptions, de rancœurs et d'ambitions rentrées il a fallu pour lui imprimer ce stigmate d'effrayante amertume !...

Le menton, saillant, dur et fort, ainsi que le maxillaire très impérieux, brutalement carré, annoncent une opiniâtreté tenace, une grande puissance de travail, beaucoup de rancune, puis une redoutable force de combativité, laquelle se traduit par un instinctif besoin de réprimer ou de punir...

L'arcade zygomatique, suffisamment accusée, révèle du courage, de l'ingéniosité et de l'esprit caustique. Les oreilles indiquent de l'obstination.

Mais ce qui donne un caractère très spécial à la physionomie de M. Bérenger, ce sont les rides qui la sillonnent en tous sens.

Voyez les deux profondes incisions qui descendent des narines aux coins de la bouche, puis de celle-ci à la pointe du menton; considérez les lignes multiples, ténues, brisées, rajustées, qui plissent les paupières et couvrent le front. A eux seuls, ces signes suffiraient pour mettre à nu l'âme de M. Bérenger et raconter l'histoire de sa vie.

Du berceau à la tombe cet homme aura vécu sans bonheur. Son existence, qui se partage en quatre périodes principales, s'écoule triste et sombre, bien que parfois très mouvementée. Il y avait réellement de la force en l'âme de M. Bérenger. Malheureusement, cette force, trop intense pour lui permettre une existence béatement moutonnière, n'était cependant pas suffisante pour l'arracher à ses atavismes et faire de lui un être supérieurement exceptionnel. Alors, ne pouvant s'élever jusqu'aux lumineux sommets d'où le

génie embrasse et comprend tout, il crut, de bonne foi peut-être, se maintenir au-dessus du niveau commun en proclamant que ses contemporains n'étaient pas sans défauts...

Physiologiquement, M. Bérenger est un bilieux-nerveux-sanguin. Ce tempérament semble un des plus favorisés au point de vue longévité, car, sauf accidents il peut conduire son homme jusque vers soixante-quinze ou quatre-vingts ans. Il garantit de même une jolie santé. Pourtant, il expose aux rhumatismes, à la goutte, à la gravelle, aux coliques hépatiques et néphrétiques, aux fièvres, aux névralgies, à l'hypochondrie, etc.

Ceux qui possèdent pareille complexion peuvent espérer une vie saccadée, parfois brillante en apparence, mais intimement tourmentée et malheureuse, car ils auront toujours à se plaindre de quelqu'un ou de quelque chose.

Ils ont véritablement tout ce qu'il faut pour jouer les Caton — en simili... GÉNIA LIOUBOW.

CHEZ Mme AUGUSTA HOLMÈS

M. Jules Bois, depuis quelque temps, a essayé de refaire dans le *Matin* l'enquête que l'*Echo du Merveilleux* avait faite déjà, il y a quelques années, auprès des hommes de lettres, des savants et des artistes, sur ce qu'ils pensent du Merveilleux et sur les faits merveilleux dont ils ont été eux-mêmes les témoins.

La plupart d'entre eux, Claretie, le colonel de Rochas, Camille Flammarion, Victorien Sardou, etc., etc., ont fait des réponses analogues à celles que nous avons nous-mêmes enregistrées.

M. Jules Bois en publie pourtant de nouvelles, très intéressantes — telles que celle d'Augusta Holmès que nous reproduisons ci-dessous, et qui apportent une nouvelle contribution à l'opinion que nous avons maintes fois exprimée sur le spiritisme.

Mme Augusta Holmès est connue de tous comme l'auteur acclamé de l'*Ode Triomphale* et de la *Montagne noire*. Ses mélodies comme l'*Hymne à Eros* et les *Griffes d'or* sont chantées dans tous les salons mondains. Je savais qu'elle s'était beaucoup occupée des sciences occultes ; aussi étais-je certain de l'intérêt qu'aurait une causerie avec elle sur l'Au-delà. Mon espoir a été dépassé. Je sors de chez elle étourdi de miracles et, avant de les rapporter, je dois dire, pour rassurer ceux qui me liront, que l'illustre musicienne m'a donné sa parole d'honneur qu'aucune imagination ne s'est glissée dans son récit, qu'elle a vu et qu'elle certifie tous ces prodiges.

Je l'ai trouvée dans son appartement de la rue Juliette Lambert, où elle travaille au poème d'un nouvel opéra. Car, à l'exemple de son maître Wagner, Mme Holmès compose elle-même le livret de ses drames lyriques. Elle est impressionnante comme une magicienne avec sa chevelure de soleil, dans sa robe rouge cardinalice où se détache la chaîne d'or qui tient une croix orientale.

« Rien ne me paraît plus intéressant, me dit-elle, que les sujets traités dans votre enquête. L'art lui-même ne me passionne pas davantage. Je me suis toujours occupée d'occultisme parallèlement à mes travaux.

« Je m'étais adonnée autrefois, avec des amis, à l'écriture spirite ; mais c'est seulement depuis trois années que j'ai obtenu des phénomènes si extraordinaires et si concluants, qu'ils me paraissent inexplicables, si on n'admet pas l'intervention, extérieure à nous, d'esprits, larves de la magie ou désincarnés du spiritisme.

« Sardou m'avait parlé d' « apports ». Il m'affirmait que des objets avaient traversé des murs pour arriver jusqu'à lui. Mais je n'y croyais pas, n'ayant pas vu.

« Voici comment ma conviction s'est faite. Je crois, comme Sardou, parce que j'ai fait et que j'ai vu.

Le spectre d'Ambroise Thomas

« Il y a trois ans, chez des amis, la maîtresse de la maison me dit qu'elle était hantée par le souvenir d'Ambroise Thomas qu'elle avait beaucoup connu de son vivant. Elle me demanda de l'évoquer. Nous nous mîmes ensemble à la table. Ambroise Thomas se manifesta aussitôt. « Je n'étais pas fait, nous dit-il, à notre vif étonnement, pour composer les grands opéras que l'on connaît. Mon genre véritable était le genre gai, léger et frivole. Ainsi mon chef-d'œuvre est le *Perruquier de la Régence* que j'ai écrit vers ma vingt-deuxième année. Seulement je l'ai détruit plus tard pour ne pas nuire à mes succès futurs. » Notre curiosité fut piquée, car chacun d'entre nous ignorait jusqu'au nom de cet opéra resté inconnu. J'eus l'idée de me rendre chez l'éditeur du défunt et je lui demandai s'il existait un *Perruquier de la Régence* par l'auteur de *Mignon*. Les recherches furent faites dans les livres et on trouva qu'en effet un opéra de ce nom avait paru, qu'il était bien d'Ambroise Thomas, mais que celui-ci avait ordonné d'en détruire les planches. »

Le fantôme de César Franck corrige une partition

« Un des commensaux de cette maison amie, M. de G..., qui est extraordinaire médium autant qu'homme du monde accompli — continua Mme Holmès — dans un de ses accès de transe, sentit l'esprit de César Frank le posséder. A ce moment, tout à coup, au pied de ma robe apparut une azalée rose. « C'est votre vieux maître qui vous l'envoie », dit-il. Et pendant quelques minutes je causais avec une entité qui n'était peut-être pas César Franck lui-même, quoiqu'elle prétendît l'être, mais qui me donna une preuve de son extraordinaire savoir musical. Je travaillais alors ma symphonie d'Andromède. « Il y a, me

dit le mystérieux visiteur par la bouche du médium, une faute dans la seconde partie, huitième mesure, second violon. » Je le fis répéter : « Oui, il y a une erreur dans la huitième mesure, second violon. » « Est-ce une faute de ma part ou une erreur du copiste ? » questionnai-je. « C'est une erreur du copiste », répondit l'Esprit. — Quand je rentrai chez moi, j'allai droit à ma partition et je découvris en effet, à l'endroit indiqué, une faute du copiste qui m'avait échappé... »

J'écoutais Mme Holmès avec une attention grandissante. Elle sait donner à ce qu'elle raconte une vie et une chaleur que des romanciers lui envieraient. Et j'avais sa parole qu'elle ne me dirait comme un savant, rien que d'exact ! L'atmosphère autour de nous était glorieuse et troublante. Sur la table de travail, devant elle, un volume de Shakespeare, sur les murs les lauriers d'or que ses œuvres lui ont rapportés ; ici un magnifique dessin de Puvis de Chavannes qui lui certifie dans une dédicace son admiration, là les portraits de Wagner, de César Franck comme les dieux lares de la demeure. Pourquoi les grands hommes du passé ne viendraient-ils pas, en effet, s'ils en ont l'occasion, rendre visite à cette femme qui a réuni la beauté et le génie ?

Mais je n'étais encore qu'au début des merveilles.

Miracles sur miracles

« Désormais, reprit Mme Holmès, les phénomènes devaient s'accumuler et s'exalter étrangement.

« Tout d'abord une table à manger de vingt-cinq couverts (les domestiques se mettaient à plusieurs pour la déplacer) fut soulevée de ses quatre pieds au niveau de nos épaules. Une rose mouillée de rosée tomba dans mon assiette, créée instantanément, (il n'y avait dans la maison que des chrysanthèmes) C'était un « apport ». Comme je demandais qu'une autre fleur fût placée à la boutonnière de M. L..., je fus aussitôt obéie, et elle y apparut subitement. Parfois une table très légère devenait, par l'influence des esprits, si lourde qu'à six nous ne pouvions la soulever, et une autre d'un poids énorme s'enlevait au seul contact de nos doigts, parfois même sans que nous la touchions.

« La force occulte ayant dit cette fois qu'elle s'appelait le duc de Fronsac, je répondis en badinant : « Eh bien ! je serais charmée de causer avec vous. Asseyez-vous à mes côtés. » Aussitôt une chaise qui se trouvait dans un coin du salon fut projetée contre mon fauteuil. Je résistai à l'évidence. Comme mon verre encore plein était devant moi, je dis : « Buvez donc, mon cher duc. » Et *sous mes yeux le vin s'évanouit, humé par une bouche invisible*. Je constatai que l'ironie déplaisait à cet étrange visiteur, car l'un d'entre nous ayant traité le duc de Fronsac de « fumiste », fut précipité de sa chaise, jeté sur le sol et grièvement meurtri.

« Les prodiges se corsèrent encore. Des dragées vertes se répandirent sous notre main, dans notre serviette. Un piano, dont le couvercle était rabattu, donna une gamme sur un ton grave. Nous obtînmes de l'écriture directe. Un crayon écrivit tout seul sur du papier blanc : « Tu me verras. ».

« M. de G..., principal médiateur des forces, est souvent l'objet de leurs espiègleries. Un soir, entre mes doigts, naquit une étoffe, du satin. Quand je regardai, je reconnus une cravate dont le nœud n'avait pas été défait et restait maintenu par l'épingle. M. de G... était en face de moi et sa cravate lui manquait... Un moment après ce fut plus drôle. Des bretelles apparurent entre nos mains sur la table : « Je parie, dis-je, qu'elles nous viennent aussi de M. de G... » Celui ci défit son gilet et resta stupéfait en voyant que ses bretelles avaient été enlevées. Il se consola difficilement de ces boutades des esprits, et, malgré son innocence, il fut tourmenté par de vifs remords mondains. »

Les cadeaux des esprits

— Avez-vous gardé, demandai-je à Mme Holmès, quelques-uns des apports faits par l'invisible.

— Certes et je vais vous les montrer.

La musicienne se leva, puis revint avec le coffret contenant les reliques de l'Au-delà spirite.

Elle en sortit d'abord un duvet blanc et léger, on eût dit de quelque oiseau des tropiques.

« — Comme au cours des manifestations, je disais aux esprits : « Je vous aime », reprit Mme Holmès, ma robe fut aussitôt couverte d'une pluie de ces plumes délicates. Elles ne tombaient de nulle part, mais apparaissaient subitement sur plusieurs points à la fois. Il en fut ainsi de tous les apports. Le même soir, sur le guéridon, entre nos doigts, se trouva un papier renfermant la mèche de cheveux châtains un peu grisonnants que vous voyez là. Son origine nous fut aussitôt donnée par la force occulte. Elle nous apprit par coups frappés que c'était le mystique message du chef boer Louis Van Steten qui venait d'être pris et tué par les Anglais...

« Voici encore une statuette qui se présenta instantanément dans mes mains. Elle est horrible et me paraît thibétaine. Elle me fait croire avec certaines expériences de possession que les énergies mises en mouvement sont loin d'être toujours bonnes. Cela justifierait les dires de l'Eglise sur le satanisme. D'ailleurs, quand le phénomène commençait à devenir dangereux, il me suffisait de faire le signe de la croix pour l'arrêter. Car j'ai sur les « esprits » une influence réelle, croyant en Dieu et ayant la foi... »

Je ne pus m'empêcher de demander à ma troublante interlocutrice si elle attribuait réellement aux « esprits » ces phénomènes déconcertants :

Une espèce d'humains invisibles

— La fraude, me dit-elle, doit d'abord être écartée pour les prodiges que je vous ai contés. Je ne cesse de surveiller une toujours possible supercherie. Mon opinion est que nous sommes entourés non seulement de « désincarnés » comme le croient les spirites, mais

aussi d'êtres vivants qui habitent l'air et que nous ne pouvons voir, mais qui nous voient et se plaisent souvent à nous mystifier. Ce serait une espèce d'humains invisibles. Ils connaissent toutes nos affaires, voient les morts et peuvent se faire passer pour eux. Leurs plaisanteries sont souvent un peu fortes. Je leur ai vu casser des lustres avec des cailloux du jardin et lancer sur la table les tisons ardents de la cheminée. Ils existent, mais ils ne se montrent pas Ils doivent, pour moi, ressembler au *Horla* de Maupassant... Savez-vous que Victor Hugo était de cet avis ? On lui apportait parfois à Jersey un seau d'eau de mer pour y plonger les mains. Un jour, il renversa le seau; et quand l'eau fut écoulée, il aperçut au fond une petite pieuvre.

Elle était si transparente que dans l'eau on n'avait pu l'apercevoir. Il en conclut que maints êtres devaient exister autour de nous, tout en échappant à nos sens, des êtres translucides à l'air comme cette pieuvre était transparente dans l'eau. Ceux de ces humains invisibles qui m'ont prouvé leur présence me semblent assez dangereux, je le répète. Aussi je ne conseille guère les séances spirites. Les assistants s'exposent à des forces qu'ils ne connaissent pas et ne savent point diriger... Il peut s'en suivre pour des nerveux la maladie et la folie.

— Et ne craignez-vous pas que la foule, et même les gens d'esprit dont parle M. Victorien Sardou, rient ou haussent les épaules devant ces faits, si peu en accord avec les lois connues ?

— Qu'importe ! C'est nous qui avons établi ces lois, et nous en trouvons de nouvelles chaque jour. La vérité de demain peut démentir la vérité d'aujourd'hui. D'ailleurs, il faut être humble devant le mystère. N'avez-vous pas été frappé de l'étroitesse de l'horizon qui borne notre vue physique ? Notre vue matérielle doit être limitée aussi. Et que dire des soixante-dix kilomètres d'atmosphère qui pèsent sur notre planète, et au delà desquels nul ne pourrait s'élancer sans mourir ? Il en doit être de même pour l'esprit. Celui qui voudrait tout expliquer sentirait sa raison s'évanouir... Allez, nous sommes des ignorants aveugles dans une prison. »

JULES BOIS.

LES VRAIS MÉDIUMS

(Fin) (1)

Pour les opérations photographiques, pour l'illumination des tubes de Geissler, etc., les praticiens exigent bien une certaine obscurité ! Pourquoi reprocher si haut aux médiums d'aimer l'ombre ? Puis les séances ont d'ailleurs lieu à la lumière bleue ou violette neuf fois sur dix. La lueur d'un bec de gaz dont la flamme est baissée ou celle d'une lanterne dont la clarté est tamisée par des verres violets, permet déjà de distinguer si le médium quitte sa place. Les rayons jaunes, et surtout les rouges, dissipent les vapeurs astrales. La demi-obscurité n'est en outre nécessaire qu'autour du médium seulement. Mais voyons dans quelles conditions des manifestations ecténiques inouïes ont été étudiées non plus par des « frères spirites », mais par des professeurs éminents de facultés.

William Crookes, célèbre chimiste et physicien, membre de la *Société royale* de Londres (le corps académique le plus renommé de la Grande-Bretagne), avait toujours été incrédule à l'égard des phénomènes psychiques. Or, en 1874, il n'était bruit que du pouvoir médianique hors ligne de miss Florence Cook, à côté de laquelle surgissait, pendant son sommeil léthargique, un esprit qui se disait être celui d'une jeune indienne décédée, Katie King.

Dans une réunion provisoire, où Crookes s'était rendu « pour démasquer le truc spiritique », l'apparition promit au professeur de lui donner les preuves convaincantes de son être individuel distinct de celui du médium. Il était de la plus haute importance pour les physiopsychologues sincères de s'assurer de ce que les fantômes qui se montraient auprès des médiums n'étaient point les médiums eux-mêmes transfigurés par fraude en apparences de spectres, comme la chose est assez souvent arrivée.

Katie tint parole : elle se fit voir en même temps que le médium, différente et distincte de miss Cook et en sa présence. Le 27 mars 1874, W. Crookes constata que la médium dormait, vêtue d'une robe de velours noir, étendue sur un canapé, tandis que le fantôme se tenait debout, à côté, enveloppé dans son voile blanc ordinaire.

Mieux que cela, l'apparition marcha dans l'appartement du professeur, conversa avec les assistants.

« Jamais, écrit le grand chimiste, Katie ne s'est « montrée d'une manière aussi parfaite. Pendant près « de deux heures elle s'est promenée dans la chambre, « causant familièrement avec les personnes présentes » « (des savants aussi). Plusieurs fois elle me donna « le bras. Je lui demandai la permission de l'embras- « ser, et, l'ayant courtoisement obtenue, je serrai le « fantôme dans mes bras et je déposai un baiser sur « sa joue mais avec convenance et en homme bien « élevé. Je pris la main de la médium plongée en « léthargie, et tout en la tenant, je regardai et examinai « l'esprit matérialisé de l'Indienne.

« J'observai alors de notables différences entre miss

(1) Voir le numéro du 1er novembre.

« Cook et Katie King, différences de coloris dans la « figure, de stature et d'autres signes distinctifs : ainsi « la médium avait le lobe des oreilles perforé et por- « tait des boucles d'oreilles, tandis que le fantôme « n'avait ni des boucles d'oreilles, ni les oreilles per- « cées. Ma compatriote était en cheveux, l'apparition « était coiffée d'un turban ; celle-ci était une femme de « taille élevée, tandis que celle-là était sensiblement « plus petite...

« J'appuyai mon oreille sur la poitrine du spectre et « j'entendis les pulsations de son cœur très distincte- « ment. Je coupai une mèche des cheveux de Katie ; « je les pris sur le cuir chevelu, où ils étaient réelle- « ment plantés, et j'en distribuai comme souvenirs à « chacun des spectateurs, huit amis, qui firent les « mêmes constatations que moi. Le fantôme se rap- « procha de la médium qui paraissait inanimée, con- « versa encore quelques instants avec nous, puis, se « penchant sur miss Cook, la toucha en disant : — « Eveille-toi, Florence, éveille-toi ; je dois te quit- « ter !... »

« La jeune fille s'éveilla alors en pleurant et supplia « l'esprit » de rester encore. — « Je ne le puis, ma « chère, répondit l'apparition, ma mission est finie « pour aujourd'hui. » Les larmes empêchèrent miss « Cook de parler, elle était sur le point de s'éva- « nouir de chagrin. Je la soutins ; le fantôme avait « disparu.

« Katie était d'une beauté admirable, indescriptible ; « ses mouvements avaient une grâce inimitable ; la « candeur enfantine de ses conversations était tou- « chante. Nous pûmes photographier l'apparition à « diverses reprises, avec son médium. Qui donc, après « de pareilles démonstrations (c'est toujours W. « Crookes qui parle), faites en présence de doctes et « jaloux scrutateurs des phénomènes psychiques dits « spirites, pourrait encore s'imaginer que les appa- « ritions de Katie King, sous la forme d'une jeune « femme hindoue, n'ont été qu'une supercherie, dans « ma propre chambre, de la jeune Cook, une enfant « de quinze ans et demie, qui venait de sortir de pen- « sion ! »

Le professeur Crookes étudia nombre de fois (pendant trois ans) les manifestations ecténiques et l'étrange fait de la matérialisation du fantôme avec la même médium, et tout en multipliant ses précautions, il ne parvint jamais à trouver quoi que ce fût qui pût finir par lui laisser l'ombre d'un doute.

Des gens, qui avaient intérêt à rayer la gênante autorité de son nom dans la liste des témoignages invoqués, avaient prétendu que l'éminent chimiste avait découvert sur la fin une fraude qui l'avait désabusé complètement. Cette légende s'est assez accréditée pour que nous croyions nécessaire de reproduire ici la réponse de Crookes publiée dans *L'Initiation* (en tête du n° 1, 4e année) :

« Londres, 17 juillet 1891.

« Cher monsieur, depuis la publication de mes « recherches sur les phénomènes dits spiritualistes « en 1874, je n'ai vu nulle raison de modifier aucune « des vues publiées à cette époque. Mes sincères salu- « tions. — W. Crookes. »

« A M. Paul Marin ».

W. Crookes fit des expériences bien curieuses, bien intéressantes (lévitations en plein jour, apports transpénétration d'objets à travers une table) avec le médium Howe.

Le docteur Gibier, un matérialiste, a étudié aussi ces phénomènes passionnants avec le médium Slade.

Le grand astronome allemand Zollner a tenté, avec le même médium, les essais les plus hardis (écriture directe, nœuds à un cordon lisse scellé à ses deux bouts, moulage de mains fantômales dans la paraffine, etc.). Mais, à notre grand regret, il nous est impossible de rapporter ici ces expériences, même en les résumant. (Consulter *Les phénomènes du spiritisme*, par Loys de Rémora, Guyot, édit.).

Prévenons néanmoins les lecteurs de *l'Echo du Merveilleux* que la plupart des séances eurent lieu soit en pleine lumière, soit même en plein jour ; que les philosophes, les physiciens, les médecins, les physiologistes les plus estimés y assistaient (Lubbok, Russell, Wallace, Morgan, Huggins, W. Cox, Drs Andrée et Wirdig, Carl Hermann Schauenburg, etc.) ; que les écarts énormes des aiguilles de boussoles, les tensions anormales des dynamomètres, les enregistreurs mécaniques et électriques les balances, les appareils photographiques, le sang-froid sceptique des vérificateurs, les précautions les plus minutieuses et les conditions d'expérimentation variées à l'infini pour écarter toute possibilité d'illusion ou de supercherie, garantirent surabondamment la réalité des manifestations.

Passons à une dernière expérience qui date de 1893. Les assistants sont Gior-Schiapparelli, directeur de l'Observatoire astronomique de Milan, Alex. Aksakof, directeur du *Psychiche Studien*, conseiller d'Etat de l'Empereur de Russie, César Lombroso, professeur à la Faculté de médecine de Turin, Carl du Prël, docteur en philosophie, de l'Université de Munich, Angelo Brofferio, professeur de physique, G.-B Ermacora, docteur en physique, à Milan, Georg. Finzi, docteur en physique, Ch. Richet, professeur à la Faculté de

médecine de Paris, directeur de la *Revue scientifique*, et quelques autres médecins et professeurs de philosophie. Le médium est la fameuse Eusapia Paladino, dont l'*Echo du Merveilleux* a déjà parlé. Voici les passages les plus surprenants du procès-verbal :

1° « Le médium s'assit sur une chaise placée sur la « plateforme des balances, et nous trouvâmes que le « poids était pour les deux de 163 livres Après quel- « ques oscillations, une baisse prononcée se fit sur le « levier, lequel s'arrêta plusieurs secondes, ce qui per- « mit à M. Gerosa de mesurer immédiatement la « pesanteur. Celle-ci indiqua une pression de 130 livres, « c'est-à-dire une diminution de 33 livres.

« Ayant demandé la production d'un phénomène « contraire, l'extrémité du levier s'éleva aussitôt, indi- « quant une augmentation de 25 livres. Cette expé- « rience fut répétée plusieurs fois ; un système régu- « lateur nous permit d'obtenir les deux points extrêmes « du phénomène. Nous essayâmes de produire nous- « mêmes le même phénomène, mais vainement, à « moins que l'un d'entre nous, debout sur le plateau, « se portât, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre du « plateau, près du bord, en penchant violemment son « corps, ce que nous n'avons jamais vu faire au « médium, qui, assis sur une chaise, ne l'aurait pu.

2° « En pleine lumière, une chaise pesant 25 livres, « qui se trouvait à un mètre d'Eusapia. derrière elle, « s'approcha de M. Schiaparelli qui était assis près du « médium. Il se leva et la remit à sa place ; mais lors- « qu'il se fut assis de nouveau, la chaise s'avança encore « vers lui.

3° « Influence sans contact du médium sur le levier « de la balance, celle-ci étant placée derrière son dos, « à 0 m. 10. Le levier frappa violemment contre les « traverses ; chacun de nous put le voir et l'entendre. « Puis, coups secs de la table ; — tapes et coups « donnés aux chaises de ceux qui étaient auprès « d'Eusapia, tellement forts parfois qu'ils faisaient « tourner la chaise avec la personne qui était assise (si « la personne se levait la chaise était poussée au loin) ; « — vol en l'air de différents objets, tels qu'instru- « ments de musique ; percussion et résonnement de « ceux-ci

4° « Ascension sur la table de la personne du mé- « dium en même temps que de la chaise sur laquelle « elle était assise. — Apparitions de torches phospho- « rescentes de courte durée et d'étincelles ou disques « lumineux, de quelques millimètres de diamètre, qui « quelquefois éclataient. — Bruit de deux mains se « frappant ensemble dans l'air. — Apparition d'une « ou même de deux mains, et diverses choses faites « par ces mains, telles que faire ou défaire des nœuds, « des marques de crayon tracées sur des feuilles de « papier. — Sensation d'une main prenant la nôtre. « — Lunettes assujetties sur les oreilles par deux « ressorts élastiques, enlevées de sur le nez de « M. Schiapparelli avec adresse et rapidité et portées « devant un collègue, le médium étant à distance. — « Sensation de mains chaudes et humides sur diffé- « rentes parties du corps.

5° « Une main apparaît bien distincte, puis un « avant-bras. Aksakof lui présente un crayon qui est « aussitôt saisi et jeté à distance... Un poing fermé « surgit ; il s'ouvre lentement et la main montre ses « doigts écartés ; l'avant-bras se dessine aussi. Ces « mains se font voir et sont touchées tant de fois que « le doute n'est plus possible. Ce sont vraiment deux « mains humaines et vivantes que l'on prend comme « l'on veut. Un morceau d'argile humide, dont la « surface était parfaitement lisse, placé à plusieurs « mètres, sur une chaise, dans un vase, est projeté « sur la table : il porte l'empreinte des cinq doigts « d'une main droite ; la motte de glaise est de nouveau « jetée à quelque distance ; elle porte l'empreinte pro- « fonde des deux mains inexplicables, preuve que « nous n'étions pas victimes d'une hallucination col- « lective.

6° « L'un de nous, ayant exprimé le désir d'être em- « brassé, sentit un vif bruit de baiser, mais non « accompagné du contact des lèvres. Ceci arriva deux « fois Dans trois occasions, il arriva à l'un des assis- « tants de toucher une face humaine ayant barbe et « cheveux. La sensation fut pareille à celle de la chair « d'un être humain. Les cheveux étaient plus rudes « que ceux du médium et hérissés. Dans l'autre cas, « la barbe paraissait très fine. Nos mains purent pal- « per une face mystérieuse qui certainement n'était « pas celle d'Eusapia.

« Plusieurs de ces phénomènes permirent de pren- « dre un grand nombre de photographies. Trois appa- « reils photographiques complets fonctionnaient en « même temps dans différentes parties de la cham- « bre. La lumière nécessaire était produite par le « magnésium en temps opportun. On obtint 21 photo- « graphies dont plusieurs étaient excellentes. »

Disons, en terminant, que M. le colonel de Rochas, l'éminent expérimentateur psychiste, a obtenu depuis le masque en creux de la figure barbue qui se matérialise à côté du médium Eusapia Paladino, dans un bain de paraffine et sur une motte de glaise molle ; ces masques ont été conservés. Il a aussi photographié le fantôme.

H. LOUATRON.

GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME
ET DE LA MAGIE

(*Suite*)

P

Prakriti. — Personnification de l'Aither cosmique; c'est la *Nature*, une sorte de **Trinité**, qui comprend la *matière*, le *mouvement* et l'*espace*, et qui constitue l'Univers. — Aucune de ces trois forces n'a par elle-même d'existence propre, car ces trois termes : matière, mouvement, espace, indiquent seulement trois aspects différents, sous lesquels se manifeste cette unité éternelle.

Toute puissance n'est constituée que par certaines vibrations de l'Aither cosmique (*Prakriti*), mais ces vibrations se produisent dans un certain ordre et suivant certaines lois ; elles sont stationnaires dans la matière et progressives dans la force. — L'homme ne sait pas encore utiliser ces vibrations, qui pourraient lui être d'un grand secours et révolutionner le monde économique et *mécanique*.

A peine si, de nos jours, le télégraphe sans fils commence à utiliser ces vibrations.

On sait que Marconi attribue la transmission des ondes électriques aux vibrations que produit leur émission sur l'aither et prétend que c'est par l'air que ces ondes se transmettent dans l'espace. — Il se trompe ; on le verra bientôt ; du reste d'autres ingénieurs électriciens pensent que ces mêmes ondes se transmettent par la surface de la terre même et de là se répandent dans l'air. Ce dernier mode de transmission a aujourd'hui un grand nombre d'adhérents ; aussi nous ne craignons pas de déclarer que le télégraphe tellurique a beaucoup de chance de renverser le télégraphe aérien, et cela, parce que les vibrations telluriques ont bien moins de chance d'être perturbées que les vibrations aériennes.

Pranayama. — Exercice pratiqué par le yoghi et qui consiste à retenir son souffle d'abord quelques secondes, puis quelques minutes ; enfin, par un long, très long entraînement, quelques heures. Le yoghi s'entraîne au *Pranayama* pour des motifs divers; pour faire de la gymnastique pulmonaire et guérir ou éviter un grand nombre de maladies des voies respiratoires, mais surtout pour accomplir l'exercice de la mort apparente, ce que nous nommons en Occident *Anabiose*, c'est-à-dire suspension complète des fonctions vitales. Quand, après un long temps d'entraînement, le yoghi peut pratiquer à volonté le *Pranayama*, on lui pratique sous la langue une incision qu'on élargit chaque semaine, ce qui, au bout d'un certain temps, lui permet de retourner sa langue dans le gosier, de manière à fermer, à boucher *hermétiquement*, l'arrière-gorge. — Les pratiques de *Pranayama* sont accompagnées d'ablutions, de massages, de prières et d'incantations ; enfin le yoghi doit n'avoir qu'une alimentation végétarienne et ne consommer aucune liqueur spiritueuse et ne doit prendre aucune espèce de médication. — Le jour de l'expérience *anabiotique* arrivé, le yoghi se lave et se nettoie l'estomac, s'étend sur un drap de toile ; puis se recueillant, il s'hypnotise en fixant son regard sur l'extrémité de son nez; enfin il retourne sa langue dans son gosier et tombe en catalepsie. Alors, l'un de ceux qui assistent à l'expérience lui bouche tous les orifices de son corps avec de la cire vierge, puis on enferme ce cadavre vivant dans un cercueil qu'on dépose dans un tombeau, dans un caveau, dont la pierre fermant l'ouverture horizontale est recouverte de terre et ensemencée de gazon. — Au bout d'un temps déterminé, 20, 30, 40 ou 50 jours et même davantage après cet ensevelissement, on retire du caveau le cercueil, et le yoghi est ramené à la vie par la série d'opérations suivantes : on verse de l'eau tiède sur sa tête ; on lave et on frictionne son corps ; on détamponne les orifices qui avaient été bouchés à la cire vierge ; enfin, après avoir ouvert la bouche avec beaucoup de précaution, on retire la langue de l'arrière-gorge et on la ramène dans sa position normale. Les massages et friction ayant rappelé dans le corps du yoghi sa chaleur naturelle, il reprend son souffle, ouvre les yeux et revient à la vie qu'il semblait avoir quittée. Bien que le fait que nous venons de rapporter paraisse merveilleux, notre narration est d'une exactitude scrupuleuse, des milliers de voyageurs dans l'Inde ont pu s'en assurer *de visu*. Ceux de nos lecteurs qui voudraient des renseignements complémentaires au sujet du Pranayama, les trouveraient dans le Livre des Respirations, traité extrêmement curieux sur l'art de respirer. Paris, Dorbon aîné.

(*A suivre.*) JEAN DARLÈS.

ÇA ET LA

Les dompteurs de feu

Nous avons, en différentes reprises, parlé de ces fakirs indous qui ont le don particulier de traverser les flammes sans en être le moins du monde incommodés. Semblables faits se produisent au Japon. Voici quelques détails sur une cérémonie de marche à travers le feu observée au pays des chrysanthèmes : Il y avait là un lit de charbon long de

18 pieds et large de 5 à 6 pieds ; c'était une masse rouge incandescente, dégageant une chaleur intense, pénible pour les assistants placés à une certaine distance. La cour, où se passait la cérémonie, était pleine de Japonais, d'Européens et d'Américains. Un par un les ascètes s'assemblèrent, tous revêtus d'un simple « Kimono » blanc en coton. Enfin, l'un d'eux vint se placer à l'extrémité de la fournaise, la tête inclinée pour une prière et tenant haut dans les mains une offrande au dieu à qui ils attribuent le pouvoir de chasser l'esprit (la chaleur) du feu, de sorte qu'on peut le traverser sans dommage. Un profond silence s'établit. Les assistants sceptiques, curieux ou croyants, étaient en suspens. Un mouvement ! Voici l'homme qui, s'avançant, traverse pas à pas les 18 pieds de fournaise, avec assurance et fermeté, sans manifester la moindre crainte. Pas la moindre odeur de brûlé ne se percevait, bien que sa robe blanche tombât jusqu'aux chevilles. Un à un les autres prêtres le suivirent ; et ainsi ils passèrent plusieurs fois à travers le feu, puis ils annoncèrent que l'épreuve était faite, que le feu ne brûlerait aucun de ceux qui le traverseraient. Et alors les Japonais, hommes, femmes et enfants, passèrent dans la fournaise sans être brûlés ; c'était un courant continu de peuple, et tous sortaient sans que leurs vêtements eussent des traces de brûlures, sans que leurs pieds fussent blessés. Prié de fournir l'explication du phénomène, le grand prêtre répondit : « Nous autres, de la secte de Shinshukyo, nous avons foi en notre dieu et en l'invoquant nous pouvons verser de l'eau bouillante sur notre corps, marcher dans le feu et nous placer sur le tranchant d'un sabre sans en éprouver le moindre mal.

« Mais ce n'est qu'à la suite d'une longue prière et d'une invocation qu'on peut le faire, et le « gyojo » (l'ascète) doit faire l'épreuve avant tout croyant ordinaire pour s'assurer que le pouvoir de brûler a été chassé du feu. Mes disciples ne mangent jamais ni viande, ni poisson, ne boivent d'excitant d'aucune sorte, ni vin, ni café, ni thé, et ne touchent même pas des végétaux doués d'une forte odeur ; nous ne mangeons que deux fois par jour, le matin et le soir. Nous devons être purs de cœur et de corps, autrement nous serions brûlés. »

Cas remarquable de clairvoyance.

Le fait s'est passé au cours de la guerre de 1870. Le comte de Rosenhagen dirigeait un hôpital dans la ville même qu'habitait la femme d'un de ses amis, le capitaine V. M..., alors à l'ennemi.

Un jour, il reçut un télégramme lui annonçant que le capitaine V. M... était mort de ses blessures et le priant de faire part de la nouvelle à sa femme. Celle-ci reçut avec gaieté le comte et lui dit que son mari se portait très bien, bien qu'elle n'eût pas de nouvelles de lui depuis une semaine : « En êtes-vous bien sûre ? » demanda le comte de Rosenhagen. — « Parfaitement sûre, » fut la réponse. Le lendemain matin, sur le reçu d'un nouveau télégramme, le comte se rendit auprès de la dame pour lui demander si elle désirait que le corps de son mari fût transporté à son domicile : « Tout cela est absurde, dit-elle, mon mari n'est pas mort. » Elle consentit cependant à recevoir le corps, et quand il arriva, elle fit ouvrir le cercueil, et l'on constata qu'il renfermait le cadavre du frère de V. M..., qui servait dans le même régiment.

Ce n'est pas tout : quelques jours après le comte Rosenhagen était à luncher avec la femme de son ami quand soudain elle jeta un cri de douleur, laissa tomber sa fourchette et se leva, la figure livide : « Laissez-moi seule, dit-elle, vous ne pouvez rien faire pour moi. Mon mari vient d'être tué sur le champ de bataille ! » Le comte, en la quittant, nota la date et l'heure. Le lendemain arriva la nouvelle que le capitaine V. M... avait été tué à l'instant même indiqué par la clairvoyante.

Le bon croque-mort

Le Dr Martin, savant explorateur de l'Afrique, raconte ce qui suit : Une dame était sur le point de faire un voyage de Naples à Paris. Elle regarda par hasard par la fenêtre de l'hôtel et vit devant la maison un corbillard dont le cocher lui faisait des signes avec la main. Effrayée elle se retira, mais un instant après, poussée par la curiosité, elle revint à la fenêtre et revit la même scène. Elle envoya une domestique dans la rue pour savoir ce que cela voulait dire ; la domestique revint, affirmant qu'il n'y avait pas de corbillard devant la maison ni dans les rues avoisinantes. La dame se mit en voyage et arriva à Paris sans encombre ; elle se fit conduire à un hôtel, mais arrivée devant l'ascenseur, elle reconnut dans l'individu qui le faisait manœuvrer le cocher de corbillard vu à Naples. Elle s'évanouit, et pendant qu'on la soignait, l'ascenseur se mit en marche avec les étrangers venus en même temps qu'elle, mais les cordes de l'appareil se rompirent et tous ceux qui se trouvèrent dans l'ascenseur furent tués. Et ainsi le cocher de corbillard de la vision fit échapper cette dame à la mort.

Magnétisme

L'« Ecole pratique de Magnétisme et de Massage », autorisée par l'Etat en 1895, a repris ses cours. Ceux qui désirent profiter de cet enseignement doivent se faire inscrire de 1 h. à 4 heures, à la direction de l'Ecole, 23, rue Saint-Merri, Paris.

La vie d'une possédée

RAPPORTS MERVEILLEUX DE MADAME CANTIANILLE B*** AVEC LE MONDE SURNATUREL, PAR M. L'ABBÉ J. C. THOREY, PRÊTRE DU DIOCÈSE DE SENS.

CHAPITRE TREIZIÈME (*suite*)

Le lendemain, Notre-Seigneur étant revenu, je lui parlai de ce qui avait eu lieu la veille... Et mes yeux s'ouvrant peu à peu à la lumière : « Je vais être comme ton frère, lui dis-je, puisque j'ai du sang de ta mère et du tien dans les veines... — Eh ! oui, me répondit-il avec joie ; » et il commença à m'appeler son frère, et sa mère notre mère... « Attends, réfléchis, me dit-il, et peut-être comprendras-tu mieux encore. »

Dieu le Père vint me demander ensuite, avec son plus affectueux sourire, si enfin j'avais découvert en moi quelque besoin. Même embarras que la veille. Réellement, je ne désirais rien. — « Je t'accorderai toujours une faveur immense, quoique tu ne me la demandes pas. — Et puis tu me le feras connaître ? — Ce n'est pas bien certain, me répond-il en souriant, tu chercheras... » J'aurais bien voulu que Cantianille m'aidât à chercher, mais impossible de rien savoir par elle. J'attendais donc.

Le soir, en allant à B... je crus trouver la solution d'une difficulté que j'avais proposée plusieurs fois à Cantianille et même à Notre-Seigneur et à la Sainte Vierge : Notre-Seigneur a dit quelque part, qu'entre les fils de femme (traduction littérale) il n'y en a pas de plus grand que Jean Baptiste ; or, la place que Dieu me réserve au ciel me paraissait plus élevée que celle de ce grand saint. Comment concilier cette élévation avec cette parole de Jésus? « Attends » m'avait-il été répondu bien des fois, « plus tard tout s'expliquera ». Il me semblait donc avoir trouvé cette explication : ayant reçu dans les veines du sang de la Sainte Vierge, je devenais réellement son fils, et alors comme fils de Vierge je n'étais plus de ceux que Jésus désignait autrefois par *Natos mulierum*, fils de femme. Sa parole restait donc vraie, et celles qui paraissaient le contredire l'étaient également.

Je fis part de ces réflexions à Cantianille. « C'est peut-être cela », me dit-elle. Et ce fut toute sa réponse.

La lumière se faisait peu à peu dans mon esprit. Quelques jours après je disais à la Sainte Vierge. — « Ma bonne mère, tu as mis de ton sang dans mes veines, maintenant ma nourriture va se transformer en ce sang, qui lui-même va s'imprégner dans ma chair. Et le corps humain changeant tous les sept ans, le mien, après ce laps de temps, aura été formé de ta substance et je serai réellement ton fils et le frère de Jésus. » Qu'elle était heureuse ; j'allais donc comprendre ! Je lui fis encore plusieurs autres réflexions, que j'exposerai plus loin (2e partie) et dont elle me confirma la vérité. « Demande donc à ta sœur, ajouta-t-elle, comment cette merveille a eu lieu pour elle? » En effet, jamais Cantianille ne m'en avait parlé ; et sans attendre davantage, elle continua : « J'ai mis autrefois de mon sang dans ses veines (1), et au bout de sept ans elle est devenue réellement ma fille, comme toi tu vas devenir mon fils, non pas en sept ans, mais en sept jours, par un privilège spécial, et de même que mon divin Fils n'a jamais rien perdu de la substance qu'il a prise de moi, de même vous ne perdrez rien non plus, ni l'un ni l'autre, de ce que je vous ai donné. » A partir de ce moment elle appela toujours Cantianille, sa fille et ma sœur, et Jésus, mon frère. « Mes deux fils et ma fille ! » répète-t-elle souvent avec un accent d'indicible tendresse !...

Ceci se passait le 31 juin ; le lendemain soir, 1er juillet, comme je lisais auprès de Cantianille les matines de la Visitation, je trouvai un passage dans le Sermon de saint Maxime, où ce grand évêque dit précisément de Jésus qu'il ne peut être compté parmi ceux qu'il désigne lui-même par *Natos mulierum*, puisqu'il est fils de la sainte Vierge, et que le mot *mulierum* désigne les femmes devenues mères selon les lois ordinaires de la nature (1). « Vois donc, ma sœur, dis-je à Cantianille (2), comme voici un passage qui s'applique bien à nous ! » et je commençai à le lui lire en français. Mais ce n'était plus elle, la sainte Vierge était venue la remplacer. Je lui lus donc en latin ce passage dont elle voulut bien confirmer l'application que j'en avais faite.

Cette merveille devenait ainsi pour moi de plus en plus lumineuse et certaine : j'en dis quelques mots à M. D... qui, tout d'abord, ne vit dans cette union avec Jésus et Marie qu'une parenté bien lointaine, aussi lointaine que possible. Notre-Seigneur m'ayant commandé de lui en donner une explication plus profonde, je le fis un soir, non pas en présence de Cantianille, qui était plus intimidée par le récit de ses grandeurs que par celui de ses fautes, mais en présence de Magdeleine, qui vint la remplacer.

Le petit Charles aussi ajouta ses explications aux miennes ; ce fut lui qui trouva le mot propre pour désigner le changement opéré en moi. « Tu es devenu le frère du petit Jésus, me dit-il, et ma petite marraine, sa sœur par transsubstantiation. Tu sais, comme le petit bon Dieu fait pour la sainte hostie à la messe. » M. D... ne répondit rien, il attendait sans doute prudemment d'autres preuves de ce prodige. Nous interrogeâmes donc plusieurs démons à ce sujet, Joab entre autres. « Est-ce que le bon Dieu a fait quelques grâces singulières à ces deux enfants, lui dit un jour M. D... — Je ne sais pas, répondit-il, il a fait je ne sais quel mélange... Tu dois savoir ça, toi ? » Et il me regardait... « Il a pris du sang par ci, du sang par là ; il a mêlé tout ça... Il a fait je ne sais quel assemblage... Je n'y comprends rien ; mais toi, je crois que tu le sais bien... » Et lui aussi le savait bien et Lucifer également, car il avait déjà reconnu précédemment cette merveille. Voici en quelle circonstance :

M. D... porte une inscription sur le front ; quelques jours auparavant je voulais forcer Lucifer à la lire mot à mot. Il s'y refusait obstinément. Impossible de l'y contraindre, les adjurations au nom de Jésus et de Marie, les ordres les plus impérieux, rien ne le faisait plier... Quand je lui dis : « Au nom d'un titre que je porte et que M. D... ne connaît pas encore, je t'ordonne, etc. » il fut comme foudroyé et obéit sans répliquer. D'ailleurs, le bon Dieu se préparait à faire proclamer ce prodige par toute la légion.

— « Regarde, disait Notre-Seigneur à M. D..., deux ou trois jours avant la délivrance de Cantianille, regarde cet enfant. Vois-tu cette rougeur de chaque côté de son front? » A la vérité, les deux angles de mon front étaient tout enflammés. « Eh bien ! il y a

(1) En disant à la Sainte Vierge : Je serai réellement ton fils, je ne comprenais pas encore cette vérité. Je ne l'ai comprise qu'en apprenant la transsubstantiation opérée dans Cantianille. Voici comment je raisonnais jusque là. Quand la Sainte Vierge anime le corps de Cantianille, ce corps est le sien, non pas habituellement, mais actuellement, au moment même où elle l'anime. Le sang qu'elle a mis dans mes veines était donc le sien au moment où elle me l'a mis, et ainsi je suis son fils. Cependant, ne sachant pas que Cantianille avait reçu le véritable sang de la Très-Sainte Vierge, je ne voyais toujours là qu'une filiation imparfaite. Mais quand j'appris que le sang de Cantianille était le vrai sang de Marie, substitué au sien propre, je compris alors que moi-même je l'avais reçu également, et que j'étais réellement, dans toute la force du terme, fils de Marie, comme formé de son sang. — C'est le 12 juin 1836, jour de sa première communion, qu'a commencé pour Cantianille cette mystérieuse transsubstantiation.

(1) Leçon 5e, Bréviaire romain.

(2) Depuis que je sais que Cantianille est ma sœur, j'ai pris, sans qu'elle me l'eût demandé jamais, l'habitude de la tutoyer ; habitude dont quelques personnes se sont efforcées, bien à tort, de se scandaliser ; car c'est la conséquence toute naturelle des convictions que nous avons l'un et l'autre sur notre fraternité.

là deux titres, et sur le front de Cantianille, il y en a deux semblables. Au moment de leur défaite les démons proclameront l'un et l'autre avec le mot qui va orner ta troisième auréole ». Les démons avaient déjà attesté la présence sur nos fronts d'une double auréole dont la vue les mettait en fureur, et à laquelle une troisième allait être ajoutée le jour où notre victoire serait complète.

Ce jour approchait. Nous étions partis d'Auxerre le lundi 26 juin, à neuf heures du matin. C'était donc le lundi, 10 juillet à la même heure, que devait s'achever la délivrance de Cantianille; du reste, les démons nous avaient toujours dit : « Qu'à ce moment ils seraient complètement vaincus » ; et nous en doutions si peu que, la veille au soir, j'écrivis d'avance à mes parents : « Nous quittons B... bien heureux, Cantianille est délivrée. »

Le lendemain matin, Cantianille était irritée, effrayée; elle avait tant souffert pendant la nuit! Dès les quatre heures du matin, les démons commencèrent à s'emparer d'elle, et nous eûmes, pendant deux heures, à soutenir le plus rude combat ; heureusement que le petit Charles vint ensuite la lever, malgré les douleurs presque intolérables qu'elle éprouvait dans son corps. Puis, après la messe, je lui fis recommencer, mais sommairement, sa confession générale, et nous achevâmes de nous préparer pour ce moment solennel.

Neuf heures sonnent enfin! nous étions réunis dans la chambre de Cantianille. Aussitôt nous récitâmes le *Veni Creator*, et M. D.., revêtu du surplis et de l'étole, commença les exorcismes. Lucifer ne se fit pas attendre; il arriva comme à son ordinaire, orgueilleux et triomphant. Mais bientôt la fureur et l'effroi s'emparèrent de lui ! — « Regarde au ciel, lui dis-je. » — Il leva les yeux : — « Comment s'écria-t-il, pâle de colère, ils vont m'échapper tous les trois?... — Qu'est-ce donc ? — Eh monstre! tu le sais bien. Est-ce que ta sœur n'est paa là-haut, où elle prépare les trônes de ces trois... Ils vont m'échapper? Vous n'êtes pas au bout, ma vengeance sera terrible !..... »

(*A suivre.*)

A TRAVERS LES REVUES

L'ESPRIT « JULIA ».

Sous ce titre, le *Moniteur des Etudes psychiques* commence une intéressante étude sur le cas de Mme Lay-Fonvielle. En voici un extrait :

Une fois endormie, visiblement c'est le corps de Mme Lay qui est devant vous ; mais c'est une autre personnalité qui vous parle ; d'après elle-même, c'est l'esprit « Julia ».

Et il y a là manifestement, je tiens à le répéter, *une intelligence*. Ce ne peut être celle du médium, je viens de le remarquer. C'est une intelligence étrangère au médium. Et nous serions alors amenés à entrer dans le domaine si mystérieux du surnaturel, et à poser cette grosse question : Cet esprit est-il bon ? est-il mauvais ? Est-ce ce que la théologie catholique appelle « un démon » singe de Dieu, venu pour nous tromper et nous perdre ? Est-ce au contraire ou « un ange », ou un « esprit bienheureux » qui a vécu comme nous, souffert comme nous, et à qui Dieu a permis de nous venir visiter en son nom, nous assister, donner des témoignages aux incrédules, en faveur de l'autre vie, faire le bien, en un mot ?

Très gros problème. Je n'essayerai pas de le résoudre ici. Le simple exposé des observations que j'ai faites pourra peut-être aider à l'élucider.

J'ai parlé d'expériences. Je dois citer quelques questions que j'ai posées et les réponses que j'ai obtenues.

Quelle que soit l'origine du pouvoir de seconde vue et de prévision de Mme Lay-Fonvielle, je suis arrivé à la conviction absolue que ce pouvoir existe ; — pas toujours, je tiens à le proclamer. Pourquoi ?... Julia m'en a donné l'explication citée plus haut, mais je devais faire cette réserve. Sur ce terrain, les *pourquoi* se multiplient pour ainsi dire en même temps que les observations.

« Julia », par l'organe de Mme Lay-Fonvielle, m'a dit des choses absolument stupéfiantes, et que, selon toutes vraisemblances, elle ne pouvait pas connaître par les *moyens ordinaires*, — j'allais dire les moyens *naturels*, mais cela dépasserait ma pensée, l'état des sciences physiques étant encore trop peu avancé pour permettre de conclure avec certitude.

Voici d'abord quelques observations sur des phénomènes de divination concernant des faits matériels.

La première fois que je la vis, n'étant certainement pas connu d'elle, je lui présente en souriant, bien résolu à ne pas me laisser deviner, une rose flétrie.

— A quoi servit cette fleur?

— Donne-la moi. (Elle la prend dans la main) C'était sur un cercueil.

— Oui.

— Un cercueil de femme.

— Non.

— Conduis-moi vers le cimetière.

— A 80 lieues d'ici, à B...

— Oui, je vois, ton sépulcre de famille est à droite, en entrant, au milieu d'un carré.

— Non, tu te trompes.

— Entendons-nous bien, reprend Julia. Et elle insiste et précise. De très bonne foi, je lui assure qu'elle se trompe. Mais je dois ajouter que le soir, seulement, je me souvins que la sépulture de mes grands-parents était à l'endroit indiqué par « Julia ». — en l'interrogeant, ma pensée était sur une autre tombe, celle de mon père et de mon enfant.

— Non, lui dis-je, je vais t'aider, notre sépulture est près de la croix centrale.

— Bien ! dit Julia. Il y a (ce qui est vrai) un monument plus élevé à côté. « Je la vois. Eh bien! que veux-tu savoir ? »

Sur ma question, elle me dit reconnaître les restes de « quelqu'un qui a porté le titre de père ». Et elle ajoute immédiatement :

— C'est sur son cercueil qu'était la fleur que tu m'as présentée.

J'interroge si elle voit d'autres cercueils :

— Oui, celui d'un petit enfant, mort à Paris et que tu as emmené là-bas.

— Vois-tu quelque chose d'anormal dans ce cercueil ?

— Qu'est-ce que c'est « qu'anormal ? »

— Une chose qu'on ne voit pas habituellement dans un cercueil.

— Oui, il y a un livre que tu y as mis.

— Et quels sont les autres cercueils de cette tombe?
— Il n'y en a pas d'autres.
— Regarde bien.
— Je n'en vois pas d'autres.

Et c'est vrai ; ma dernière question était un piège. Julia l'a évité.

CHRYSANTHÈME ET MYOSOTIS

Comme suite à l'étonnante et poétique aventure d'amour que notre ami George Malet nous a contée dans l'*Echo du Merveilleux* du 1er novembre, on lira certainement avec intérêt les pièces de vers, dues à l'inspiration de S. J. (Myosotis), et que nous trouvons dans le dernier numéro de l'*Humanité Intégrale* :

MYOSOTIS

A ELLE

Je vous ai rencontrée un jour,
Voilà bien des siècles, sur terre ;
De ce jour est né mon amour :
Mon âme est un nouveau mystère.
J'ai passé par bien des trépas,
Mon étoile est toujours la même :
Plus je vous vois, plus je vous aime !
O mon cœur, ne m'oubliez pas !

Je vous ai rencontrée encor
Portant votre fleur au corsage,
J'ai reconnu votre voix d'or
Et votre parfum au passage ;
La cuirasse des fiers combats
Se fondit devant votre emblème :
Plus je vous vois, plus je vous aime,
O mon cœur, ne m'oubliez pas !

Je vous ai rencontrée, hélas !
Dans la plus rude des tempêtes ;
L'égalité sonnait des glas,
Le moissonneur fauchait des têtes.
J'ai revécu dans les appas
De vos yeux, jusqu'au jour suprême.
Plus je vous vois, plus je vous aime,
O mon cœur, ne m'oubliez pas !

Et maintenant je te revois
Du haut du monde où je travaille,
Je m'enivre encor de ta voix,
O mon éternelle trouvaille !
Tes yeux de ciel jusqu'ici bas
M'éclairent le divin problème...
Plus je vous vois, plus je vous aime,
O mon cœur, ne m'oubliez pas !

Et vous, Couple uni, Couple aimé,
Que notre double cœur appelle,
A vous la fleur qui m'a charmé,
A vous l'emblème de ma belle !
Que son azur soit plein d'appâts
Pour vos fleurs d'or de chrysanthème !
Plus je vous vois, plus je vous aime,
O mes cœurs, ne m'oubliez pas !

1884 (?)

***

Honoré le géant et Théo l'enchanteur (1)
M'ont prié d'un message où mon cœur se parfume,
Et, tandis que le ciel se fleurit et s'allume,
J'apporte des joyaux imprégnés de senteur

Pour Celle qui, laissant la divine hauteur,
Mouillant sa robe astrale aux flaques du bitume,
Fait revivre l'amour du passé qu'elle exhume
Et pose sur la Mort vaincue un pied dompteur ;

Pour Celle qui, fondue à l'âme de son âme,
Aux feux d'un nouveau Couple a quadruplé sa flamme,
Pour Celle qu'un foyer d'harmonie enfanta ;

Pour toi, Marie, amante invincible et fidèle,
Toi qu'un vent d'incendie embrase à grands coups d'aile,
Toi la sœur de *Spirite* et de *Séraphîta !*

29 octobre 1884.

***

Pour que ta fête soit fleurie
Dès l'aube du matin,
J'ai voulu t'apporter, Marie,
Des fleurs de mon jardin.

Avec la fleur de chrysanthème
Qui brave les hivers
Pour te redire encor « Il t'aime »
J'ai cueilli quelques vers

Dans le jardin de mes pensées
Qui toujours pour ton cœur
Aura des rimes cadencées
Et des vœux de bonheur.

Pour que ta fête soit fleurie,
J'ai pris à mon époux
Un peu de son âme chérie
Dont l'amour m'est si doux,

Et de mon beau rayon de joie
Je t'ai fait une fleur,
Fleur large éclose et qui flamboie,
Une fleur de mon cœur.

Tout ce qu'en l'univers j'adore,
Mon dieu, mon bien-aimé,
Je l'ai respiré pour éclore
En bouquet parfumé !

Pour que ta fête soit fleurie
Comme un vaste festin,
Moissonne à pleines mains, Marie :
Voici mon jardin !

29 octobre 1884.

(1) H. de Balzac, auteur de *Séraphîta ;* Théophile Gautier, auteur de *Spirite*.

Le Gérant : Gaston Mery.

Imprimerie Jean Gainche, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 215-10